L'on se repent rarement de parler peu, très souvent de trop parler; maxime usée et triviale que tout le monde sait et que tout le monde ne pratique pas. —LA BRUYERE.

La Survivance

Organe officiel de l'Association Canadienne-française de l'Alberta

Directeur: Rodolphe LAPLANTE

L'agriculture fait partie intégrante de la nation, elle lui assure d'abord le pain quotidien et, ensuite, tout le réconfort de ses vertus morales et civiques. —J. C. MAGNAN, agronome.

9664 avenue Jasper — Téléphone 4702 — Imprimé par l'Imprimerie la "Survivance" — "DIEU ET PATRIE" — Abonnements Canada, $2; E.-U., $2.50; Europe, $3

Vol. I. — EDMONTON, ALBERTA, LE 19 SEPTEMBRE 1929. — No. 45.

Sur un article de la revue "A.T.A."

Un intéressant article de la revue *A.T.A.*—Ce qui reste à accomplir pour faire disparaître toute cause de friction et donner justice à l'élément français.

Nous publions dans notre journal, cette semaine, la traduction française d'un intéressant article paru dans la revue "A.T.A." du mois de septembre.

Il a pour titre "A Gesture of Solidarity", ce que l'on peut traduire: "Un mouvement vers la bonne entente."

L'auteur de l'article touche à l'essence même de nos difficultés.

Commençons tout d'abord par féliciter les membres de l'importante et puissante association des instituteurs de langue anglaise, de la résolution votée au dernier congrès des instituteurs canadiens. Cette résolution recommandait et approuvait même les diverses mesures prises un peu partout en Canada, dans l'une ou l'autre des provinces, à l'effet de promouvoir la diffusion de l'une comme de l'autre des deux langues officielles du pays et leur enseignement par les moyens les plus conformes à la saine pédagogie.

"Le Canada, dit l'auteur de l'article paru au "A.T.A. Magazine", a l'avantage de posséder deux des langues maîtresses favorisant cette entente: l'anglais et le français".

Voilà le résumé de cet article que nous engageons nos lecteurs à lire.

Nous croyons reconnaître en cet article du "A.T.A. un habituel partisan du "fair play" britannique, un ami de notre race, un Anglo-Saxon qui connaît et aime notre langue qui d'ailleurs n'est pas étrangère en Canada. Ce court article est au point. Nous n'avons rien à y retrancher. Si nous avions eu à inspirer l'auteur, peut-être y aurions-nous ajouté quelque chose que l'auteur n'a pas dit . . .

Si "le congrès de la Fédération des Insctituteurs Canadiens a voté une très **significative** et **importante** résolution", il est peut-être bon de rechercher en quoi le vote des représentants des instituteurs au dernier congrès est **significatif** et **important.** Il est **significatif** parce qu'il indique la tendance de plus en plus accentuée à reconnaître l'égalité constitutionnelle des deux langues: l'anglaise et la française. Il est **important** parce que le corps qui s'est ainsi prononcé, qui a fait montre d'intelligent canadianisme, est **représentatif.** L'ensemble de ces instituteurs façonnera l'âme et l'esprit de la jeunesse anglo-canadienne qui grandit.

L'auteur de l'article du "A.T.A." énonce l'avis que la résolution votée "signifie l'interprétation large des moyens qui leur ont déjà été accordés—aux Canadiens-français—pour conserver leur langue et le désir que ces moyens ne demeurent pas lettre-morte par manque d'action appropriée".

L'auteur du judicieux article que nous publions en première page, cette semaine, met là le doigt sur notre bobo national: le manque d'instituteurs pour remplir de façon adéquate le rôle que nous attendons d'eux.

Voyons la situation

Le gouvernement de notre province, dans un geste qui l'honore, a établi que la langue française, l'une des deux langues officielles du pays, aurait droit de cité en Alberta, jouirait d'une reconnaissance officielle dans les district bilingues, là où la majorité des commissaires en aurait ainsi décidé.

Tout ce qui pense, non seulement en Alberta mais dans le Canada entier, a applaudi au geste du ministère, Le français, qui avait servi de moyen de communication entre les fondateurs de l'Ouest canadien et les premiers autochtones du pays, le français avait été proscrit pendant plusieurs années. En le rétablissant, le ministère faisait acte de justice.

Ce que nous obtenions n'était pas un maximum, mais un minimum dont nous pouvions nous déclarer partiellement satisfaits.

En vertu de la loi des écoles qui nous régit, partout où le programme bilingue est en vigueur, nos enfants peuvent jouir de l'enseignement en leur langue maternelle pendant les deux premières années du cours primaire, mais ensuite, la loi du minimum de français s'applique.

Le sympathique auteur de l'article du "A.T.A.", que nous commentons bien imparfaitement cette semaine, aurait dû ajouter, pour être complet qu'ici en Alberta la minorité de langue française, malgré le programme de français qu'on lui a accordé, ne peut en bénéficier pour l'unique raison que nous n'avons pas d'instituteurs ou d'institutrices bilingues en nombre suffisant pour l'enseigner. Nous en avons vu la preuve dans le cours des mois de juillet et d'août, quand plus d'une douzaine de districts scolaires réclamaient des institutrices bilingues. Nous tournons dans un cercle vicieux. Nous ne pouvons, excepté dans nos collèges et dans nos couvents dirigés par des religieuses, obtenir la formation pédagogique qui permettra aux élèves sortant de ces institutions de se consacrer à l'enseignement avec compétence. Il y a toutefois quelques exceptions, mais nous le répétons, ce sont des exceptions. Nous ne pouvons compter sur l'appoint que pourrait nous donner la province de Québec car le gouvernement albertain vraisemblablement conseillé par la "A.T.A." refuse toujours l'équivalence des diplômes des normaliens du Québec avec ceux exigibles par le département de notre province: Le français n'est pas enseigné dans au moins vingt districts scolaires, parce que nous n'avons pas d'instituteurs bilingues, et dans autant d'autres districts, les commissaires congédieraient ceux qu'ils ont actuellement, s'ils étaient assurés de ne pas trouver pire en cherchant mieux, sous le rapport français, s'entend.

Ce que nous désirons

Nous ne réclamons pas la mer à boire. Que le gouvernement de notre province accentue la mesure de justice accordée à l'enseignement de notre langue par le programme consenti; qu'il nous permette de faire venir parmi nous un nombre limité d'instituteurs du Québec afin de nous préparer des enfants connaissant leur langue maternelle tout en connaissant la langue de la majorité des habitants de cette province.

Que l'Association des instituteurs de langue anglaise de notre province appuie nos revendications au lieu de les discuter, au lieu de s'y opposer, et alors nous dirons que la résolution, votée lors du dernier congrès général des instituteurs, signifie quelque chose . Ce sera alors mieux que des phrases bien rédigées et faisant montre d'esprit de justice et de largeur de vues, ce sera alors le commencement des actes qui seuls signifient quelque chose. Voilà ce que nous aurions ajouté à l'article si juste, si claire, si sympathique du A.T.A., si on nous avait demandé de le rédiger. En disant que les instituteurs anglais manifestent de leurs sentiments bienveillants envers leurs concitoyens de langue française, il faut dire que les bribes accordées ici et là ne suffisent pas pour conserver une langue vivante dans l'âme des enfants.

Dans les écoles qui doivent être bilingues, par la volonté expresse des commissaires mandataires des parents, quand on a un instituteur compétent, le minimum de français est enseigné, mais là où l'instituteur ne sait que peu ou pas de français, quelle espérance pouvons-nous entretenir que la génération montante aura la fierté de la langue de ces ancêtres, en même temps qu'une certaine connaissance qui en facilité la pratique? Dans les districts où nous manquons d'instituteurs bilingues, la jeunesse grandit en ignorant le français.

Quelle solution offre l'auteur de l'article de la revue des instituteurs à cet angoissant problème du manque de formateurs pour nos enfants?

Nous n'avons pas dit que, dans les écoles des villes, la situation est pis encore: le français y est une langue étrangère que l'on relègue au rancart.

La revue A.T.A., dans la série de témoignages de journaux qu'elle verse au dossier du bill Baker, ne mentionne pas l'opinion pourtant la plus complète, la plus élaborée soumise à l'opinion publique lors de sa présentation en chambre: celle de l'A. C.F.A. publiée dans la "Survivance", il y a quelque temps.

Pourtant nous représentons une minorité qui a des droits imprescriptibles, une minorité qui a le désir de conserver intégralement ce qu'elle a reçu, une minorité qui parle la langue que les membres de l'A.T.A. réunis en congrès veulent répandre par l'enseignement.

Nous écrivons que l'auteur de l'article que nous avons traduit mérite nos félicitations. Nous avons cru devoir ajouter que pour être tout-à-fait au point, il fallait aller à la racine même du mal dont nous souffrons.

Nous sommes certain que les dirigeants de l'A.T.A. ne demandent qu'à être informés sur cette question de l'enseignement de la langue française.

Nous soumettons ces considérants, ces réflexions inspirées par l'étude des conditions de notre milieu à l'auteur de l'article de la revue pédagogique, organe officiel de l'"Alberta Teachers' Alliance".

Qu'il revienne à la charge pour éclairer, renseigner, si la direction de la revue le lui permet.

Rodolphe LAPLANTE.

BRIÈVETÉS

LA REFORME DU SENAT

Quand un gouvernement est élu à Ottawa, et s'il est en minorité au Sénat, il projette tout de suite la réforme de la Chambre Haute, car il éprouve quelque difficulté à faire adopter ses mesures.

On sait que ce fait n'est pas nouveau.

Puis à mesure que le temps a fait disparaitre un certain nombre de sénateurs, ceux-ci ayant été remplacés par des porte-couleurs du gouvernement au pouvoir, le projet de réforme sénatoriale s'éteint. Il y a quelques années, l'hon. W. L. King réclamait la réforme du Sénat. On n'en entend plus parler aujourd'hui.

Les membres du Sénat ne doivent pas être sujets d'élection. Ils doivent être nommés à vie, ce qui garantit leur indépendance . . . dont ils n'usent malheureusement pas toujours assez. Qu'importe le mode de nomination à vie est excellent et il a pour but, EN PRINCIPE, de soustraire les membres de la Chambre Rouge à la partisannerie politique.

Notre suggestion porterait plutôt sur le mode de recrutement du Sénat. Plusieurs journaux, de l'Est comme de l'Ouest, voudraient en ouvrir les portes à quelques intellectuels, à quelques professeurs d'université, à quelques économistes qui n'iront jamais, par goût, se jeter dans la fournaise d'une campagne électorale. Avec le mode actuel de recrutement, les membres de cette catégorie de citoyens distingués n'ont aucune chance d'entrer au Sénat et c'est une perte pour le pays. Quel avantage ce serait en effet pour la Chambre Haute que de recevoir par exemple un homme comme M. Edouard Montpetit ou quelque autre économiste ou professeur.

Autrement, la magistrature et le Sénat ne seront toujours ouverts exclusivement qu'à ceux qui font de la politique active. Et là seulement ne se trouvent pas TOUS les hommes qui seraient dignes de sanctionner nos lois.

LE DIVORCE, PLAIE SOCIALE

La vague du divorce augmente toujours. Quasi toutes les provinces anglaises en sont atteintes. Nous vivons dans une province où le divorce est reconnu légal.

Notre religion le repousse, de même que l'anglicanisme, mais le nombre des divorcés augmente quand même chaque année. Ce qu'il y a de plus malheureux c'est que le point de vue de nos compatriotes de langue française s'oblitère d'inquiétante façon.

Sur la question de la famille, on est enclin à penser, à agir, a parler comme des protestants. Fasse le Ciel que nous soyions préservés de ce chancre qui menace l''ordre social chrétien.

Le divorce surgit surtout dans les foyers où les enfants ne sont pas venus, comme on le peut voir par une statistique vieille mais qui n'a rien perdu de sa vertu probante.

Un exemple tiré de la situation de Paris 1887-1905.

46 p.c. des divorces viennent de foyers qui n'ont pas d'enfant; 21 p.c. de foyers qui n'ont qu'un enfant; 10 p.c. de foyers qui ont deux enfants; 3 p.c. de foyers qui ont trois enfants; 1 p.c. de foyers qui ont 4 enfants.

Pour la même raison, c'est chez les ménages qui n'ont pas même une année d'existence que le divorce fait proportionnellement plus de progrès. Les progrès les plus hauts chez les ménages entre 1 et 5 ans; presque plus de progrès chez les ménages qui ont 5 et 10 ans; des progrès décroissants chez les ménages qui ont 10 et 20 ans. Après moins d'un an, 2.83 p.c.; après un an et moins de 5 ans, 2.42 p.c.; après 5 ans et moins de 10 ans; 1.32 p.c.; après 10 ans et moins de 20 ans, 0.86 p.c.

R. L.

Un nouveau tri-moteur français

Le progrès de l'aviation en France

Paris.—La Cie d'avions Bernard vient de construire un nouvel avion du même type que celui qui a fait la traversée de l'Atlantique récemment. Cependant, ce nouvel avion est mû par trois moteurs au lieu d'un comme celui utilisé par Lotti, Assolant et LeFèvre. Cet avion est mû par un moteur Gnôme-Rhine "Jupiter" de 450 HP, placé au centre. et par deux moteurs "Titan Jupiter" de 250 HP chacun, installés dans le plan, chaque côté de la cabine. Cet avion peut transporter 12 passagers, 1 pilote, un mécanicien et est muni d'un appareil de T.S.F. La Cie Bernard est représentée en Amérique du Nord par la Fast Air Service Transport, Co. Canada.

L'actualité sous la loupe

VALEUR RELATIVE DES SOUS ET DES PIASTRES

Quelle est la valeur exacte d'un vingt-cinq sous ou d'une piastre? Cette question qui amènerait autant de réponses différentes si elle était faite à un économiste ou à un numismate, à un millionnaire ou à un ouvrier, je voudrais la poser aujourd'hui au jeune homme et lui donner la réponse qui me paraît exacte, quitte à discuter ses protestations, car je prévois qu'il en viendra.

L'argent peut être dépensé de trois façons, soit pour s'amuser, soit pour se procurer le nécessaire, soit enfin pour faire du bien aux autres. C'est à ces trois points de vue qu'il pourrait être intéressant de considérer la valeur que nous donnons à l'argent; je m'adresse toujours au jeune homme.

Pour s'amuser, n'est-il pas vrai qu'on ne regarde pas beaucoup à la somme qu'il faut débourser? Il faut bien prendre des vacances chaque année. C'est légitime. On pourrait bien les passer chez soi, avec ses parents, et alors les vacances seraient véritablement efficaces. Cependant tous les autres vont à Banff ou à Jasper Park et à la côte du Pacifique, convenablement il faut faire comme les autres. On va dépenser trente, quarante, cinquante piastres et même davantage pendant quinze jours: il faut faire comme les autres.

Pendant le cours de l'année on dépense de moins grosses sommes à la fois, mais on répète souvent. Le théâtre, le cinéma, la cigarette, les courses en ville en auto arrachent au jeune homme une piastre et quelquefois davantage deux ou trois fois par semaine.

L'argent est léger dans la main, c'est pour s'amuser.

Arrivent les dépenses nécessaires. Ici on est déjà moins prodigue. Si on demeure chez ses parents on paye toujours assez cher de pension. Faut-il s'acheter un habit, on choisira la seconde qualité, parce que la première est trop chère; tout de même ici la vanité montrera le coin de l'oreille, on sacrifiera la qualité à la forme. Quelquefois on fera attendre son fournisseur après son paiement, parce que lui, donnant quelque chose d'utile, n'a pas besoin d'être payé comptant. On négligera de se faire soigner, on est trop pauvre. Il en est ainsi de toutes les dépenses nécessaires, on se décide à délier sa bourse quand il n'y a plus de moyen de faire autrement.

Nous voilà au chapitre des "charités". C'est maintenant que le sou prend de la valeur. La prodigalité n'est plus de mise. Quand on a donné cinq sous à la quête du dimanche on se croit généreux. Une souscription publique s'organise-t-elle en faveur d'une cause nationale on se félicite de voir souscrire les autres et on regrette de n pouvoir en faire autant. J'ai déjà vu quelqu'un qui venait de gaspiller plusieurs piastres se demander sérieusement s'il avait "les moyens" de donner vingt-cinq sous pour une oeuvre de charité, et l'ayant fait, il était heureux d'avoir été si généreux.

Cette peinture est-elle trop sombre? Peut-être. Il serait cependant difficile de dire à quel point. Il y a là à coup sûr un manque d'esprit public et un peu d'égoïsme. Apportons-y remède au plus tôt.

PATRIA.

UN MOUVEMENT VERS LA BONNE ENTENTE

Le congrès de la Fédération des Instituteurs Canadiens a voté une très SIGNIFICATIVE et IMPORTANTE résolution, approuvant les efforts tentés, dans les diverses provinces, dans le but de répandre la langue française et approuvant particulièrement l'inauguration et le développement de méthodes qui permettront l'usage et la compréhension de cette langue.

SIGNIFICATIVE, vu l'attitude prise sur un sujet fort controversé: "Uniformité contre diversité" en matière de formation nationale. La C.T.F. mérite félicitations pour son attitude facilitant les rapports intellectuels et littéraires du peuple canadien, entre les provinces et entre les pays. Le monde cherche l'orientation vers l'entente entre les peuples et le Canada a l'avantage de posséder deux langues maîtresses favorisant cette entente: l'anglais et le français. Nous nous priverions assurément d'une supériorité providentielle si nous laissions l'une ou l'autre s'anémier ou dépérir par défaut de l'enseigner.

* * *

IMPORTANTE, la résolution l'est par le magnifique geste de solidarité canadienne contenue dans sa rédaction. Son corollaire est une attitude sympathique envers le mouvement de conservation de l'héritage linguistique des Canadiens de langue française. Elle signifie une interprétation large des moyens qui leur ont déjà été accordés et le désir que ces moyens ne demeurent pas lettre-morte par manque d'action appropriée.

Nous sommes d'avis que l'enseignement de l'anglais n'a rien à craindre d'une plus grande vulgarisation du français. Au contraire, l'expérience démontre que là où la question langue fut traitée dans un esprit de tolérance et de justice, il y eut accroissement de sentiments cordiaux entre les groupes ethniques de façon à assurer que les deux langues seront popularisées selon leur utilité au point de vue économique, culture et influence historique.

En définitive, la résolution tend à unifier les association enseignantes du Canada entier, en faisant disparaître l'un de ces germes pernicieux de mésentente que nos adversaires sont toujours si désireux d'exploiter. Il est temps plus que jamais que les instituteurs canadiens indépendamment de la nationalité, de la croyance ou de la langue, s'unissent solidement autour d'un objectif commun. (Traduction d'un article du A.T.A. de septembre 1929).

Fantaisie sur un fait d'actualité

L'OPINION DES AUTRES

C'est un jour de referendum, quelque part dans le nord de la province. Grande excitation. Le système scolaire sera-t-il ou non changé? Les contribuables vont en décider aujourd'hui. Peu d'entre eux savent au juste les motifs de l'opinion qu'ils vont donner. Voyez-vous, il y a des gens dont c'est le métier de penser; ceux-là penseront, ils nous diront leurs réflexions et, suivant que leur tête nous reviendra ou ne nous reviendra pas, nous nous prononcerons: voilà, s'il s'exprimait selon la vérité, ce que serait le raisonnement de ces trop nombreux voteurs qui se rendent aux urnes sans être certains du pour et du contre de la question.

Mais assistez plutôt à cette conversation-type entre trois Canadiens-français invités à donner leur vote. Et si une circonstance semblable devait vous mettre un jour dans la même situation, voyez duquel de ces personnages vous seriez fier de tenir la place.

—Pensez-en ce que vous voudrez, il faut que ça change, dit le premier, célibataire, dont l'audace et le bagoût masquent l'ignorance et qui jouit, dans son coin, d'une sorte d'influence.

—Quoi donc changer? demande un des autres, celui-là papa de quatre ou cinq marmots d'âge scolaire.

—Quoi changer? tu le demandes? N'en as-tu donc pas assez d'aller conduire tes enfants si loin chaque semaine? Ca n'en finit plus . . . Et puis les enfants n'apprennent pas si bien qu'on le dit . . . Et puis, enfin il y a une foule de raisons pour que je vote contre le système de l'école consolidée. A chaque district son école: voilà pourquoi j'en tiens.

Le troisième personnage, ni célibataire, ni père de famille encore, estime que le droit de vote est dû à tout bon citoyen, il serait outré qu'on le lui enlevât, il ne voit pas l'utilité de l'exercer: il n'a pas d'enfant, il restera béatement chez lui pendant la votation. Il veut bien écouter ce qui se dit autour de lui là se borne l'intérêt qu'il porte à la cause des écoles et des enfants canadiens-français.

—Comme ça, dit le père de famille, tu n'es pas d'avis que l'école consolidée nous a rendu service? Tu te souviens, l'an dernier, lorsque nous en avons demandé l'établissement, je t'avais aussi demandé ton avis et il me semble, ajoute-t-il un peu timidement, que tu jugeais les inconvénients de ce système bien peu de chose auprès des avantages qu'il devait nous donner. Pourtant, c'est la même école consolidée que l'an dernier. Est-ce que ça ne te paraît pas un peu bizarre de demander aujourd'hui l'abolition du système demandé il y m'a coûté moins cette année que les années précédentes. Le fait de les savoir entre les mains des bonnes soeurs nous donnait à ma femme et à moi, une grande satisfaction et nous enlevait toute inquiétude. Nous savions qu'ils recevraient là autant d'attention que nous aurions nous-mêmes pu leur en donner à la maison. Ca compte, ça aussi. Ne crains-tu pas qu'en demandant le changement de système, nos petites localités ne puissent pas, chacune séparément, s'assurer un groupe de religieuses?

—Si on n'a pas de religieuses, on aura des institutrices laïques, reprend le célibataire gravement.

—Ah bien non, par exemple, se rebiffe le père de famille. Si tu crois vraiment que cela nous ferait perdre les Soeurs, je ne me prononcerai jamais contre l'école consolidée.

—Pourtant, le père de famille n'est pas habitué à résister ainsi de plein pied aux opinions du célibataire. Il se sent comme gêné d'avoir un soupçon d'opinion à lui.

—Au moins, si les Soeurs devaient rester dans notre village à nous! Je laisserais bien les autres s'arranger tout seuls.

Il sait penser pour lui, il ne sait pas encore penser pour son groupe, pour sa race. Plus tard, si son vote a soustrait à quelques enfants devenus hommes l'occasion d'acquérir une formation plus solide, il ne songera pas à s'imputer cette faute, mais il dira partout que les Canadiens-français—sauf lui, bien entendu—sont étrangement dépourvus de conviction de consistance, quoi! Il n'y comprendra rien.

Et l'autre, le célibataire, pour la satisfaction d'avoir paru une forte-tête aux yeux de quelques guenilles ayant apparence humaine, il aura fait tomber dans les urnes assez de votes mal inspirés pour détruire l'une des plus utiles institutions qui aient jamais été établies dans certaines localités du nord.

Lecteur, mon ami, assurément tous les célibataires de notre race ne sont pas aussi stupides, ni les pères de familles aussi mous, Mais ne vous paraît-il pas odieux cependant que les unités de ce calibre soient assez nombreuses, de même que ceux qui s'abstiennent de voter, pour faire pencher la balance du côté qui nous fera du tort?

Pourquoi toujours se baser sur l'opinion des autres? N'avons-nous pas, tous et chacun, ce qu'il faut pour envisager une question au point de vue du bien général? Si, tout en vous aidant, vous pouvez aider vos compatriotes des villages voisins, n'est-il pas préférable de faire donner à votre vote le maximum de bien qui en peut résulter?

Le père de famille se rend bien compte que, pour ce qui le regarde, l'école consolidée sous la direction des religieuses est précieuse pour ses enfants. Donc, elle serait également profitable aux autres pères de famille, ses semblables. Donc, s'il peut peser quelque peu sur le résultat du referendum, il doit le faire dans le sens qui fera du bien à ses semblables. Le raisonnement n'est pas compliqué. Je suis certain qu'il a passé tout d'abord dans la tête de tout vrai canadien-français mis en demeure de se prononcer. Mais la négligence a poussé quelques-uns à s'abstenir. L'OPINION DES AUTRES, *et surtout des moins recommandables, a été consultée et, après cela, malgré l'intime protestation qu'ils ont tort, quelques-uns encore n'ont pas osé passer outre et voter selon* LEUR PROPRE OPINION, *qui valait cent fois mieux. Comme c'est regrettable! Canadiens-français, mon cher compatriote, soyez un homme; puisqu'on vous reconnaît le droit de vote, c'est qu'on vous suppose assez de jugement pour retourner une question et vous faire* UNE OPINION PROPRE, *qui soit sensée. Prouvez donc que cela est exact, que vous savez vous orienter vers les mesures qui concourront à votre bien, à celui de vos enfants, à celui de vos compatriotes. Je vous le répète, lecteur , mon bien cher ami, soyez un homme!*

PLUMITIF.

Nos compatriotes en affaires

M. A. E. Allard, jeune tailleur d'expérience dans les habits faits sur mesure et dans les affaires au Fort Saskatchewan depuis trois ans, et M. Alfred Gaucher, bien connu à Edmonton, viennent d'ouvrir un atelier de tailleurs.

Ils nous annoncent qu'ils peuvent offrir au public les plus récents tissus pour habits et paletots, importés d'Angleterre. Ils ont aussi de magnifique tweeds, serges, draps anglais.

Leur travail est exécuté avec soin et la qualité de la marchandise offerte seront de nature à plaire à tous.

r.

LES GRANDS JOURNAUX BROUILLENT LA NOTION DES VALEURS CHEZ LE LECTEUR

C'est la conclusion qu'il faut tirer de la conférence de M. Omer Héroux du "Devoir" de Montréal, prononcée à la "Semaine Sociale" de Chicoutimi.

(Suite de la semaine dernière)

Pourquoi?

De trop de ces choses importantes les feuilles même les mieux intentionnées ne disent rien ou à peu près.

Pourquoi?

Simple question de personnel et de capital; question de personnel qui est la plupart du temps une question de capital.

Les journalistes sont trop peu nombreux, ils sont pris par trop de besognes, pour avoir d'autre liberté que celle de courir au plus pressé. Ils ont le nez sur la meule, ils n'ont presque pas le temps de songer à des choses nouvelles, de susciter des collaborations, de nouer des relations et ils ont, encore moins, la plupart du temps, celui de creuser à leur goût un sujet et de le traiter avec ampleur.

Les conditions financières qui sont forcément, à moins de puissants concours, celles de la presse dont nous parlons, n'ont pas simplement pour effet d'épuiser le personnel actuel, de l'empêcher de donner les résultats dont il serait capable; elles en paralysent le recrutement.

La crise du personnel

Les meilleurs sujets, inquiets de l'avenir, soucieux de leurs responsabilités de famille, quittent, avec regret et découragement, une carrière où ils ne voient pas le moyen de vivre. D'autres, qui auraient de la valeur et le goût du journalisme, n'osent pas s'y risquer.

Faites l'expérience, entrez dans une salle de rédaction: combien y trouverez-vous de têtes blanches? Une, deux, trois peut-être: celles d'enthousiastes, de fanatiques ou de gens qui voudraient bien, mais ne peuvent plus faire autre chose.

Or ceci est d'une extrême importance. Dans un journal à nouvelles, on peut se contenter d'un personnel jeune, qui se met rapidement au courant de sa besogne et dont l'endurance physique est précieuse; mais dans un journal qui prétend diriger l'opinion, l'expérience est un facteur d'un autre poids.

Comment donner un avis motivé si l'on n'a pas eu le temps d'étudier, de prendre contact avec les gens; si l'on ne connaît, non seulement l'histoire générale, mais cette histoire d'hier où plongent les faits et les débats d'aujourd'hui et qui n'est pas encore écrite?

Ce n'est pas le présent seulement, c'est l'avenir aussi qui est menacé. Pour être moins frappant que le premier—du moins pour le grand public—ce deuxième fait est aussi certain et peut-être plus grave.

Que faire?

Que faut-il donc faire?

Nous avons le droit, j'imagine, de croire qu'un auditoire comme celui-ci est fixé sur l'essentiel, qu'il a entendu la parole des papes et de nos évêques, qu'il a su lire les leçons de l'expérience et qu'il sait ce qui se passe sous ses yeux.

Nous avons le droit de croire qu'il n'ignore pas qu'il n'est point de journal sans importance; que le plus dangereux, en beaucoup de circonstances, n'est pas celui qui attaque directement—ce qui ferait se révolter notre honnêteté naturelle, mais bien celui qui distrait par des bagatelles l'esprit public, l'hypnotise, pour ainsi dire, l'empêche de penser à quoi que ce soit de sérieux, fausse chez lui l'échelle des valeurs, quand il ne souille pas son imagination par des visions de sang et de boue. C'est à moi-même qu'en pleine crise de "jaunisme", à l'automne de 1904, un écrivain protestant français qui connait bien le Canada, disait: Si j'étais Canadien-français et catholique, je préférerais une presse nettement anticléricale à celle que vous avez. Car, dans l'état actuel de vos moeurs, une presse anticléricale serait balayée par la révolte de l'opinion publique, tandis que votre presse dissout, sans que vous paraissiez vous en douter, les forces vives de votre public. Vienne une grande crise qui affecte les intérêts religieux ou nationaux de votre groupe, vous constaterez que celui-ci est inerte, incapable de réaction. Vous vous demanderez peut-être pourquoi. Je vous le dis tout de suite: ce sera l'effet de votre presse . . . Six mois plus tard, un meurtre commis dans le haut Saint-Maurice noyait sous sa publicité sanglante le grand débat où devait se fixer pour des siècles à venir peut-être le sort de l'école catholique et de l'école française dans les nouvelles provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta. La foule ne s'émut point de ce tragique débat: comment l'aurait-elle pu faire, alors que toute son attention était absorbée par l'affaire Sclater?

Et si donc l'on se rend compte que le journal est inévitable, qu'un journal de type supérieur est nécessaire, qu'il est un instrument de défense et de progrès social, qu'à raison de sa supériorité même, il est condamné à l'infériorité matérielle, est-il d'autre conclusion à tirer, sinon qu'il importe de contrebalancer par des efforts volontaires cette déplorable infériorité?

Une police d'assurance

Le faire, ce sera, tout simplement, prendre une police d'assurance contre les maladies sociales; ce sera, tout simplement, au profit des oeuvres et des causes qui vous sont chères et que le journal sert quotidiennement, créer un budget de publicité, comme le font pour leurs affaires tous les grands chefs d'entreprise.

L'effort peut prendre les formes les plus variées—si variées qu'il n'est vraiment personne qui puisse s'en déclarer capable.

On peut aider par la propagande, par l'abonnement, par l'encouragement donné aux services auxiliaires du journal; on peut aider par la collaboration, qui ajoutera à l'attrait du journal; on peut aider par le secours direct, en argent.

On peut même aider en ne démolissant pas systématiquement le journal ami, en lui tenant un aussi grand compte des 90 pour cent de services qu'il rend au public que des 10 pour cent de désagréments qu'il nous cause.

Qu'on me permette même, à ce propos, une suggestion précise. Un journal condamné, comme le sont tous les journaux d'idées, à vivre dans des conditions très modestes, ne peut, en règle générale, engager que des dépenses qui ont chance de rapporter, et de rapporter assez tôt. Les campagnes les meilleures ne sont pas de celles-là. Pourquoi alors ceux qui jugent ces campagnes nécessaires ne prendraient-ils pas sur eux d'en solder directement le prix? On fait déjà cela pour les universités, on y fonde une chaire de droit industriel, etc. Pourquoi, dans le journal, que l'on a, avec une certaine justesse, qualifié d'université populaire, ne fonderait-on pas une chaire de telle ou telle matière, ne constituerait-on pas, en d'autres termes, un fonds qui permettrait de faire traiter d'un sujet utile—mais qui a peu de chance de rapporter—, de faire faire des enquêtes au pays ou à l'étranger, etc.? Il y aurait sans doute à régler les conditions d'une pareille fondation, de façon à assurer à la fois la bonne exécution du dessein et la juste liberté du journal; mais l'idée ne vaut-elle pas quelque chose?

Et, puisque nous y sommes, ne croit-on pas que ce serait une excellente propagande, et bien peu coûteuse au regard de ses résultats possibles, que d'assurer le service du journal à un certain nombre de gens qui ne le reçoivent pas encore, mais qui sont susceptibles de s'intéresser à ses campagnes, à celles qui vous paraissent utiles? Ne serait-ce pas un moyen fort économique en somme d'éveiller, d'exciter, puis de maintenir en pleine action, des énergies actuellement inertes?

Progression géométrique

En tout cas, sous quelque forme qu'elle se produise, l'aide, et c'en est le côté intéressant, déterminera des résultats . . . géométriques. J'entends que toute aide permet naturellement de réaliser un progrès, mais que ce progrès même, de lui-même, en fait naitre d'autres. Et ainsi de suite!

On serait étonné, si l'on voulait s'y mettre, de l'effet que pourrait produire, en faveur d'une presse saine, l'effort ordonné, méthodique, d'un certain nombre d'hommes de bonne volonté; on ne le serait peut-être pas moins des résultats que pourraient tirer de ressources nouvelles les journalistes à qui l'on permettrait enfin de réaliser quelques-uns de leurs rêves.

Car, s'il est clair qu'un journal de type supérieur sera toujours privé de certaines ressources, s'il est clair qu'il sera toujours un peu gêné dans son recrutement, il n'en est pas moins clair que, s'il s'améliore, s'il varie ses rubriques, s'il répond plus largement, plus abondamment, à de légitimes curiosités, s'il est fait de façon à intéresser un plus grand nombre, s'il peut disposer de moyens de propagande supérieurs, il s'imposera nécessairement à un plus vaste public. Il y a toute une clientèle qu'il est le seul à pouvoir servir et qu'il n'a sûrement pas encore toute atteinte.

De ce progrès—qui en faciliterait beaucoup d'autres—qui profitera tout d'abord, sinon vous et vos oeuvres, et les causes qui vous sont chères, et la Cité tout entière.

Injustice ?

Des personnes se sont émues du fait que les bourses octroyées à la suite des concours de français aient été toutes attribuées à des élèves des Révérendes Soeurs de l'Assomption. Beaucoup en ont conclu que ceci marque l'excellence de l'enseignement de ces religieuses. Et c'est absolument ce qu'il en faut penser. Mais n'y eût-il qu'un seul individu à croire qu'il y a eu injustice qu'il faudrait anéantir cette fantaisie absurde. Absurde en effet, puisque les correcteurs des devoirs ne pouvaient savoir au travail de qui ils avaient affaire. Les élèves, pour cette circonstance avaient reçu des numéros et les copies ne portaient aucun nom correspondant, de sorte qu'en corrigeant, on ne savait pas même si la copie venait d'Edmonton ou de Morinville, d'un garçonnet ou d'une fillette, d'une élève de l'Assomption ou de quelque autre institution. Ceci suffira, nous l'espérons, à remettre toute chose au point et à écraser la calomnie naissante.

Propos religieux, littéraires et féminins

Le Royaume de l'Intérieur

Chronique féminine

Les conférences

Notre ville n'abonde pas en récréations où l'esprit français se puisse reposer et former à la fois. N'est-ce pas une raison pour bienvenir doublement les quelques rares occasions qui s'offrent à nous d'entendre des conférences? Des groupes sociaux, désireux d'aider la circulation des bonnes idées dans le public, patronnent chaque hiver un certain nombre de causeries en français, où les sujets sont aussi divers que ceux qui les étudient. Ceux-ci se recrutent parmi les religieux, les prêtres, les laïques, même les dames et demoiselles, susceptibles de pouvoir intéresser le public trop restreint qui goûte ces sortes de soirées. C'est ainsi que, l'an dernier, l'Association des Dames de Saint-Joachim a convié les Canadiens-français à entendre traiter de "L'idéal", du "Féminisme", des "Droits de la femme devant la loi", etc. Les auditeurs de ces causeries en ont sûrement retenu quelque chose; ils ont passé de profitables moments et les conférenciers n'ont pas, non plus, perdu leur temps. puisqu'ils se sont placés devant un sujet et ont fait travailler leur esprit. Où l'on voit que les conférences sont utiles à tout le monde . . ., sauf à ceux qui ne s'y rendent pas. Ces derniers ont grand tort; aussi, nous ne nous occuperons d'eux que pour tâcher de les convertir.

Quant aux autres, la saison qui vient leur réserve encore des soirées instructives. Le R. P. Jean, S.J., du collège des Jésuites ayant accepté de prononcer la première causerie de l'année, les habitués peuvent être certains d'y apprendre quelque chose. Dès cette première organisation, tous ceux d'entre nous qui savent comprendre un effort intellectuel devraient aller grossir l'auditoire des conférenciers qui se dévoueront, l'hiver prochain, à nous renseigner ou à nous égayer. Au cours de la dernière série, les auditeurs ont un peu péché par défaut. Et ce serait grand dommage que l'abstention du public intelligent décourageât de si méritoires efforts. Pendant qu'il en est temps, consolidons plutôt cette institution des conférences. C'est si facile de conserver; il serait autrement plus pénible d'avoir plus tard à reconstruire ce qui a déjà été fait.

Tout ceci ne concerne que les résidents de notre ville. On ne peut aussi facilement organiser de semblables soirées dans les campagnes. Cependant, à intervalles irréguliers, il serait probablement possible à ceux qui le veulent d'engager l'une quelconque des personnes qui s'intéressent au mouvement national canadien-français d'aller porter leurs lumières sur des sujets donnés. L'initiative n'est pas nouvelle et je ne prétends pas l'inventer; je sais qu'elle a été tentée et avec succès dans plusieurs localités de la province.

L'appétit vient en mangeant . . . même l'appétit intellectuel et je connais telles personnes à qui le mot "conférence" faisait peur. "Ça doit être mortellement ennuyeux", croyait-elle. Quelques travaux préparés par des gens d'esprit ont tôt fait de la faire revenir sur ce jugement hâtif. Une causerie est maintenant pour elle une . . . régalade, puisqu'on parle d'appétit. Essayons-en. Allons entendre nos conférenciers, ne fût-ce d'abord que par devoir social; nous ne tarderons pas à nous prendre au jeu et à spéculer sur les idées émises: le but sera atteint. Il aura remis notre esprit français en travail.

GERMAINE.

RESTE PETITE

Le monde est si méchant, vois-tu,
Et nous fait au coeur tant de peine
Qu'alors, notre pauvre âme humaine
Tremble comme un cerf abattu . . .
Plus on grandit et vieillit vite,
Plus la douleur s'attache à nous,
Toi qui ne viens qu'à mes genoux,
Reste petite!

Ne t'enfuis pas loin du berceau
Et n'ouvre pas trop tôt tes ailes.
Tes mains mignonnes sont si frêles
Et tes pas sont ceux d'un oiseau.
Trop tôt viendra l'heure où l'on quitte
Ses rêves d'or pour le réel.
Ne presse pas le sort cruel;
Reste petite!

S'il fallait par malheur qu'un jour
Se fane ta beauté candide;
S'il fallait que ton coeur se vide
De tant de ciel et tant d'amour;
Il me semblerait bien qu'ensuite
Tu ne saurais plus nous chérir
Et nous pourrions bien en mourir . . .
Reste petite!

En vieillissant on s'attendrit:
Par des chemins qu'il imagine
Le coeur retourne aux origines.
Comme un rosier toujours fleuri
D'où s'émane un parfum d'élite,
Pour garder ton coeur embaumé
Ouvert à nos besoins d'aimer,
Reste petite!

("Dans la brise du terroir", par Alphonse Désilets)

Rions un peu

Chez l'épicier

La cliente.—Avez-vous des oeufs qui sont garantis ne contenir aucun poulet?

L'épicier.—Certainement, madame, voici des oeufs de canards.

—x—

Sur le bord du lac

Paul.—Est-ce qu'on se noie souvent dans un lac?

Jean.—Une seule fois, mon cher.

Le journal renseigné

Madame.—Y a-t-il quelque chose de nouveau dans le journal de ce soir?

Monsieur.—Oui, la date.

—x—

En classe

—Quand la ville de Rome a-t-elle été construite?

—La nuit.

—Comment?

—Oui, on dit que Rome n'a pas été construit en un jour.

Entretien sur le mariage

"Il faut courtiser"

(Suite)

Un jour, en classe de catéchisme, le prêtre demande aux enfants: Comment faut-il se préparer au sacrement du mariage? Et une petite fille de répondre naïvement: "Mon Père, il faut courtiser". Si la réponse n'obtient pas "un très bien", elle méritait certainement presque très bien: la fréquentation étant la préparation ordinaire à tout bon mariage.

Dans un problème d'algèbre, pour arriver à une bonne solution, il faut faire disparaître le plus possible d'inconnues; votre mariage est un problème aussi, plus agréable, mais non plus facile, et un problème à deux inconnues: votre avenir et votre futur. Par où commencer? Résoudre votre avenir? Impossible,—faire tirer la carte, c'est bon pour les personnes qui l'ont perdue.—Reste l'autre "inconnue", votre futur: allons-nous l'éliminer, c'est-à-dire rechercher sa valeur? Oui nous allons le soumettre à l'examen. Cet examen, en langage galant, se nomme "la fréquentation".

Un examen est public et présidé par qui de droit: que votre fréquentation se fasse au vu et au su de vos parents; un examen sans exclure l'entrain, doit être sérieux: sérieuses, soyez-le aussi; on ne vous demande pas cependant que cette préparation au mariage ressemble à une préparation de funérailles. On n'est admis à l'examen, qu'à la fin du cours; on n'a le droit de fréquenter qu'à un âge convenable; enfin, l'examen se passe en vue d'un brevet: la fréquentation a lieu en vue du mariage. A ces conditions, la fréquentation est non seulement permise, mais nécessaire. Si de nos jours, il y a tant de ménages mal assortis, c'est qu'il n'y a pas eu de fréquentation convenable: on récolte ce que l'on a semé; c'est parfois la revanche de Dieu, qui fait expier dans l'âge mûr, les folies de la jeunesse. Heureuse mère, qui peut citer sa jeunesse comme modèle à ses enfants . . . mais je m'attarde, ou plutôt, je vais trop vite, nous n'en sommes pas encore là; nous n'en sommes qu'au futur. Donc, vous l'aimez, un peu . . . beaucoup même. Pourquoi? Oh! . . . parce que . . . parce que . . . vous ne le haïssez pas. Le coeur va si vite! bien plus vite que la tête; c'est son droit, il est le président, il a le droit d'ouvrir la séance. Qu'il ne prenne cependant pas d'engagement, sans avoir entendu son conseil; un coeur de jeune fille est sujet à l'emballement et il serait imprudent d'abolir le bureau de contrôle.

BONENFANT.

(A suivre)

Les lettres canadiennes-françaises

Des critiques malins se sont assez longtemps amusés chez nous à se poser en public cette question: Y a-t-il une littérature canadienne-française? Aujourd'hui la question est passée de mode. Non seulement nos auteurs sont maintenant assez nombreux pour que l'ensemble de leurs oeuvres constitue pour notre pays un avoir littéraire fort respectable; mais nos bons écrivains jouissent désormais à l'étranger d'un prestige qui n'est pas à dédaigner.

Ceux d'entre eux qui joignent à leurs aptitudes littéraires un beau talent de parole sont souvent invités à donner hors du pays des conférences sur notre histoire religieuse, politique et littéraire, témoins les Roy, les Montpetit, les Rivard, les Chapais. De grandes revues françaises les citent assez souvent. Il ne leur manque qu'une collaboration régulière pour faire mieux connaitre en Europe et leurs oeuvres et notre pays. Déjà la Sorbonne et les Facultés catholiques de Paris les invitent chaque année à donner des coeurs sur notre vie nationale et littéraire. C'est un progrès considérable et hautement appréciable dans la voie du développement des lettres canadiennes-françaises.

Ces progrès ont été lents à venir, sans doute. Comment pouvait-il en être autrement?

Notre situation actuelle nous permet de prêter une attention plus grande au développement des lettres canadiennes-françaises. Aussi, la critique a raison de se montrer aujourd'hui un peu plus difficile, tout en restant bienveillante et même indulgente. Pour que cette indulgence ne soit pas nuisible, il est bon de garder le niveau de nos concours littéraires suffisamment élevé pour qu'ils ne deviennent jamais une prime à la médiocrité. Que, d'autre part, nos jeunes écrivains prennent l'avis de bons juges avant de lancer leurs écrits dans le public.

Ils n'y perdront rien, et notre littérature non plus. C'est la qualité, et non la quantité, qui fait les réputations littéraires. Et la qualité s'obtient par l'étude, le travail discipliné et persévérant, la lecture des bons auteurs anciens et modernes et un peu de répugnance pour la facilité d'écrire à propos de tout et à propos de rien.

Plus que jamais notre littérature mérite d'être traitée avec la considération due à l'effort intellectuel d'un peuple jeune et actif, qui veut de plus en plus mettre en oeuvre les ressources de son esprit, apparenté aux sources les plus élevées de la civilisation humaine.

—L'Evènement.

La bonne humeur

"De leur meilleur côté tâchons de voir les choses."

François Coppée, en écrivant ce vers prêchait la meilleure doctrine, celle de la bonne humeur, car en demeurant toujours de bonne humeur, nous goûtons mieux à la vie qui se fait plus douce pour nous. Les gens de bonne humeur font des heureux sans s'en douter et sont aussi plus heureux. La douceur, l'aménité, l'affabilité et le caractère aimable sont des vertus peut-être pas ordinaires mais bien agréables en tous les cas.

Pour arriver à voir les choses de leur meilleur côté, il faut d'abord se convaincre que toute chose a son bon côté. Les Anglais l'ont exprimé en un joli proverbe:

"Every cloud has its silver lining."

C'est vrai, tout nuage est d'argent quand on le voit au-dessus du sol.

Les aviateurs sont là pour en témoigner. Les nuages qui passent dans la vie leur ressemble.

Les gens qui sont bougons, emportés, violents et revêches, mènent une bien triste existence. Ils se font souffrir inutilement et empoisonnent leur vie comme celle de leurs proches qui sont obligés de subir leur triste caractère. Sont aussi malheureux ceux qui sont portés à la mélancolie, au chagrin inutile, ou sont enclins à bouder. Leur vie est fardeau, et pour ceux qui les entourent.

On peut trouver la joie partout, dans le travail comme dans la récréation et le délassement. Les gens de bonne humeur sont toujours des actifs, l'activité donne une joie qu'on ne trouverait jamais dans la paresse. Il fait bon de vivre pour soi ou pour autrui.

L'habitude de bonne humeur se prend comme une autre. Comparons-nous toujours à moins fortuné et nous nous trouverons riches.

Dans le même ordre d'idées, regardons ceux qui se font des montagnes d'un rien et nous verrons que, comme tout, le fardeau de la vie est supportable si on l'accepte joyeusement.

"Avec un sourire" dans toutes nos actions, surtout celles qui nous mettent en contact avec autrui, souriez à la vie et elle vous sourira. Le sourire est communicatif comme la joie et songeons que nous faisons quelque chose pour les autres en leur souriant.

Et, comme dans la chanson de marche de nos troupes: "Smile, smile, smile!"

L'épargne

L'épargne, c'est l'art de dépenser à propos, toujours avec ordre et mesure; c'est aussi de savoir conserver, faire durer ce que l'on possède. Epargner, c'est faire des économies; pour l'enfant qui aspire à l'aisance, c'est mettre chaque semaine quelques sous de côté sur l'argent qu'il reçoit pour son plaisir.

Le jeune homme et la jeune fille qui font un travail salarié devraient savoir mettre de côté quelques piastres sur l'argent qu'ils destinent aux amusements, aux fêtes, etc. Ces petites économies leur permettront d'affronter les difficultés de la vie.

La maitresse de maison, la mère de famille doivent chercher et trouver moyen de faire des épargnes. Elles ne doivent jamais dépenser plus que leur revenu, ne faire aucunes dépenses extravagantes. Un mari aime à rejoindre les deux bouts dans son ménage et il n'a plus de goût à apporter de l'argent à la maison, quand il sait d'avance qu'il sera dépensé sottement.

Le travail chasse la misère, l'épargne l'empêche de revenir.

Le premier pas doit se faire à l'école: il ne s'apprend bien que par la pratique.

En développant chez l'enfant le goût de l'économie, l'école, loin de dévier de sa mission formatrice, rend au contraire de réels services.

Si tant de gens d'âge mûre ne savent pas ou ne veulent pas, faute de courage et de formation préalable, épargner sur leur gain quotidien, et risquent imprudemment de voir la misère s'abattre sur leurs derniers jours, c'est que, de bonne heure, ils n'ont pas été habitués, entrainés et encouragés à l'épargne.

Parents et institutrices doivent donc favoriser l'épargne de tout leur pouvoir.

Pour économiser, il faut se mettre en garde contre les ennemis de l'épargne très nombreux surtout pour la jeunesse.

Chez la jeune fille, c'est l'amour excessif de la toilette, les friandises, les bals, les théâtres, etc.

Le jeune homme trouve encore plus d'occasions de dépenser mal à propos: la cigarette, les clubs, le cinéma, les salles de billards.

ROMAN DE LA "SURVIVANCE"

La Campagne canadienne

par ADÉLARD DUGRÉ, S.J.

Croquis et leçons

Quarantieme mille

8 (Suite)

A la place du français, sa mère lui avait suggéré d'apprendre l'allemand, plus utile, disait-elle, aux hommes pratiques. Et le jeune homme avait ainsi continué, sans se fatiguer, des études purement utilitaires.

La famille Barry poursuivait ainsi depuis quelques mois cette vie en deux groupes quand une catastrophe vint brusquement l'interrompre. Un matin des premiers jours du printemps, François venait d'arriver à l'hôpital et faisait la visite ordinaire des chambres, quand il fut appelé en hâte pour recevoir un appel du téléphone de Duluth. On lui mandait que le Dr Bloomfield venait d'être frappé d'une syncope de coeur et qu'il mourait, s'il n'était déjà mort. François se précipita dans son auto. Il ne trouva, à la résidence du docteur, que la consternation et le deuil. La mort avait été presque instantanée. Madame Bloomfield restait seule avec une fille, sans autres proches parents dans la ville. François dut se charger de préparer les funérailles, de visiter les malades que le défunt soignait alors, de recevoir et de congédier sa nombreuse clientèle. Ensuite on le pria de s'occuper de la succession.

Le docteur Bloomfield ne laissait qu'un testament assez ancien, où il constituait sa femme légataire universelle. François s'aperçut vite que la comptabilité du grand médecin était fort embarrassée et que la fortune qu'il laissait n'était pas considérable. Bloomfield Institute était apparemment prospère, mais son entretien avait nécessité de lourdes dépenses. Quelques années seulement auparavant le docteur avait renouvelé la salle d'opération, meublé le cabinet d'électrothérapie, fait des travaux d'agrandissement. Ce n'est qu'en grevant ses propriétés de lourdes hypothèques qu'il avait du parfaire ces améliorations coûteuses. Mme Bloomfield ne pouvait songer à garder cet hôpital et à l'administrer; il fallait vendre.

Pour François cela signifiait la brusque interruption de sa carrière. Son dernier espoir était de trouver un acheteur qui le maintînt dans ses fonctions passées. Il fit des offres alléchantes aux principaux médecins de Duluth et des grandes villes du Minnesota, aucun chirurgien ne voulut se charger de cet hôpital, trop éloigné des grands centres et trop difficile d'accès. Seule la renommée du Dr Bloomfield avait pu le conduire à une certaine prospérité. C'est un aliéniste qui offrit pour la clinique les conditions les plus acceptables. Ce séjour tranquille, écarté, lui convenait parfaitement. Mais il refusait d'acheter le mobilier de la salle d'opération, dont il n'avait que faire. Mme Bloomfield l'offrit à François pour un prix si minime qu'il ne put refuser de le prendre. Ce cadeau dissimulé, qui lui serait peut-être inutile, n'était pas sans le mettre dans quelque embarras.

En effet, les affaires du Dr Barry n'étaient pas plus brillantes que celles du Dr Bloomfield. Fanny avait dépensé au jour le jour à peu près tout ce qu'il gagnait. Sa dernière limousine n'était même pas encore payée. Il avait sa maison, c'était presque tout ce qu'il possédait. Son beau-père, M. Brown, était mort deux ans auparavant, presque pauvre, à la suite des perturbations que la guerre avait amenées sur le marché de l'immeuble. Il avait tout juste pu constituer une pension à sa veuve. François devait donc se trouver un gagne-pain au plus tôt.

Tant qu'il avait eu à régler la succession Bloomfield, le Dr Barry s'était distrait de cette pensée, mais à la fin de juin, quand il quitta définitivement l'hôpital, il se trouva en face de l'inéluctable problème: que faire? A quarante-cinq ans, avec une famille à soutenir, François se trouvait exactement au point de départ où il était vingt ans auparavant, sans argent, sans clientèle, et toujours sans brevet, car il n'avait pas encore obtenu l'autorisation de pratiquer la médecine sous sa propre responsabilité. Souvent, dans les années passées, il avait parlé au Dr Bloomfield de la fausse situation où le mettait son manque de diplôme, de l'état humiliant et sans issue où il serait, si jamais il devait quitter Bloomfield Institute. Le patron feignait de s'amuser de ces craintes et lui demandait où il voulait aller, quand il se proposait de partir. Il promettait bien d'user de son influence auprès de quelque faculté de médecine pour obtenir à son associé le brevet qu'il lui fallait, mais il oubliait la chose et François n'osait pas trop le presser. La mort avait surpris le protecteur sans qu'il eût rien fait pour assurer l'avenir de son protégé.

Pour François, il en résultait un effondrement, peut-être la ruine irréparable. Bon médecin, chirurgien de marque, il n'en était pas moins un inconnu pour le grand public et un étranger pour les autres médecins. Toujours enfermé dans son parc solitaire, il avait peu fréquenté le monde médical. Ce n'est pas des médecins de Duluth et de Superior que le Dr Barry pouvait attendre secours et protection: ils avaient assez jalousé ce Bloomfield Institute, qui leur enlevait leur meilleure clientèle, pour n'être pas prêts à recommander celui qui en avait été l'âme dirigeante et qui se trouvait désarmé devant eux. François savait qu'il n'avait rien à attendre de ce côté. Quant aux malades qu'il avait soignés, la plupart l'avaient en haute estime, assurément, plusieurs même étaient restés en relation avec lui; cependant, depuis que la grande ombre du Dr Bloomfield ne planait plus au-dessus de sa tête, ces clients ne recherchaient plus ses soins. Il n'y avait donc rien à faire dans la région, rien à faire, semblait-il, dans tous les Etats-Unis. Nulle part, en effet, il n'y avait apparence qu'on acceptât "ad eumdem gradum" le diplôme obtenu à l'Université Laval de Québec vingt ans auparavant, présenté aujourd'hui par un médecin qui n'avait fait que du travail d'interne dans un hôpital privé, sous la responsabilité d'un autre.

Alors François songea sérieusement à revenir au Canada. Il y était poussé par la nécessité d'abord, par goût naturel aussi.

En outre, deux ans auparavant, dans un congrès international de médecins tenu à Chicago, François avait rencontré un ancien concitoyen, le Dr Poitevin des Trois-Rivières. Celui-ci, plus âgé que François, connaissait bien sa famille. C'est à propos d'une intervention du Dr Barry dans une discussion générale soulevée par le Dr Bloomfield, que le Dr Poitevin avait reconnu en lui un Canadien-français. Sa capacité professionnelle avait été mise en belle lumière dans une discussion sur la valeur d'un nouvel anesthésique. A la demande du Dr Bloomfield, François avait donné des explications techniques sur les expériences particulièrement délicates qu'il avait faites lui-même à Bloomfield Institute. Après la séance, le Dr Poitevin se présenta à lui pour le féliciter. Dès que les deux Trifluviens eurent fait connaissance, ils devinrent grands amis. Au retour, le Dr Poitevin passa par Superior et visita avec grand intérêt la clinique que dirigeait le Dr Barry. Au cours d'une conversation, il avait soudain demandé à son hôte pourquoi il ne viendrait pas s'établir aux Trois-Rivières.

"Il nous faut un homme comme vous, lui avait-il dit, un homme renseigné sur l'usage des traitements électriques et la radiothérapie, au courant de tous les progrès modernes. Nous n'avons personne. Nous avons un vaste hôpital qui ne demandé qu'à se perfectionner. Il y aurait là pour vous une situation magnifique."

(A suivre)

"La Campagne canadienne" est en vente à l'Imprimerie du Messager, 4260 rue de Bordeaux, Montréal, Québec. Prix: $0.75.

Comment nous avons survécu

LE BOUCLIER FRANCO-CANADIEN

par L.-J. DALBIS

Des frères qui se retrouvent après une longue séparation! N'est-ce pas un des moments les meilleurs de la vie? On fête le voyageur; on se fait raconter ses travaux et ses peines et comment il est devenu ce qu'il est; on est fier de lui. Et surtout, on le regarde; on voit, écrites sur son visage, ces belles années d'énergie, de volonté patiente, mais plus encore, comme en un clair miroir, la race commune, la race qui, si loin que le voyageur soit allé et quoi qu'il ait fait, n'a pu se perdre. Comme il ressemble au père! Comme ses yeux bleus sont les yeux bleus de l'aïeul! Et l'on sent que le silence, le trop long silence de jadis, était menteur, que, sans le dire, on s'est toujours aimé, et qu'aujourd'hui, peut-être un peu parce qu'on ne l'a pas dit, on s'aime encore davantage . . .

Ce sont des sentiments pareils qu'ont aujourd'hui les Français de France pour leurs frères du Canada: ce sont des sentiments pareils que l'on éprouve en vivant avec les Français de la Nouvelle-France, dans ce livre de M. L.-J. Dalbis: "le Bouclier canadien-français" (1).

M. Dalbis habite le Canada depuis un certain nombre d'années; il a pu observer de près, à loisir et dans tous les milieux, les divers aspects de l'âme de ce peuple et ce qui en constitue les caractères essentiels, grâce à cette connaissance profonde des gens et des choses, comme de l'histoire du pays, il a su pénétrer et il met en claire lumière ce que l'on a appelé "le miracle canadien-français."

Comment les 60,000 Français restés seuls, en 1763, et comme abandonnés de la mère-patrie, de l'autre côté de l'océan, ont-ils pu, sous la domination et au milieu des Anglais qui ont tout fait pour se les assimiler, demeurer, en dépit de tout et immuablement, eux, leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants, des Français? Des Français de langue, de moeurs, d'âme?

Comment ont-ils défendu leur race? Par l'épée?—Non, ils ne pouvaient y songer. Par le bouclier, l'"arme avec laquelle, sans attaquer, on se défend".

Bouclier qui fut l'attachement entêté au passé; bouclier d'une résistance pacifique, mais jamais lasse, contre lequel venaient mourir tous les traits, de la force ou de la ruse; bouclier dont toute la force n'était faite que de la force d'âme du combattant; la même force d'âme qui avait ouvert le Canada aux conquêtes de la croix et de la charrue:

"Le bouclier canadien, dit M. Dalbis, c'est Cartier et Montcalm, les Récollets et les Jésuites, les Sulpiciens et les Trappistes, Mgr de Laval et l'humble curé de paroisse. C'est le missionnaire, le découvreur et le coureur des bois. C'est Papineau, défenseur de la liberté, et H. La Fontaine, défenseur de la langue . . . Ce sont les héros des plaines d'Abraham réconciliés dans la mort et aussi les soldats de Vimy tombés pour la liberté. C'est une race à la conquête d'un continent . . ." Tout un peuple au travail, depuis "l'habitant" qui défriche et ensemence.

Le bouclier du Canada? Le voici, avec ses signes et ses couleurs; voici l'écu qui porte les fleurs de lis du chef, le lion passant de l'abîme et les feuilles d'érable de la pointe, et, au-dessous, cette devise, d'une volonté si doucement invincible: "Je me souviens".

Toute l'histoire du Canada est résumée et peinte en cet écu, et toute son âme. M. Dalbis les raconte l'une et l'autre, en les suivant sous le signe du lion, sous le signe de l'érable.

Les ouvriers des premiers jours ne se ressemblaient pas les uns aux autres et ne travaillaient ni de même ni dans le même but. M. Dalbis en distingue les diverses sortes. Il y avait des marchands, des colons, des apôtres, des coureurs des bois, des découvreurs.

Les marchands venaient acheter des fourrures. Les bêtes aux riches pelages abondaient dans les forêts canadiennes. Les marchands ne songeaient qu'à gagner de l'argent. Le pays n'était pour eux qu'une affaire.

Les colons entrevoyaient la possibilité d'une oeuvre plus durable. Ils défrichaient et emblavaient des lambeaux de forêts; ils "faisaient de la terre" et ils s'attachaient à cette terre qu'ils avaient faite. Ils voyaient dans le travail du sol un moyen de civiliser les sauvages et de les fixer.

Les missionnaires, les apôtres voulaient gagner les âmes des sauvages à la religion chrétienne. "Ceux-là, dit M. Dalbis, furent les auxiliaires précieux des colons. Sans eux, les aventuriers fussent devenus plus nombreux et plus audacieux; les marchands eussent exploité et pillé sans vergogne; les colons n'eussent trouvé ni le courage ni le réconfort pour supporter les épreuves; la prise de possession de la terre eût été impossible et la survivance irréalisable."

En avant des colons qui s'arrêtaient pour défricher et labourer à l'endroit qu'ils avaient choisi, les coureurs des bois allaient, allaient toujours plus loin à travers la forêt sans limites, menés par le goût de l'aventure et l'attrait de l'inconnu. Tantôt, souvent trappeurs eux-mêmes, ils étaient les intermédiaires entre les sauvages et les marchands; tantôt—par exemple un Nicolas Perrot et un Du Luth, —ils se mettaient au service des gouverneurs, ils commandaient de petites troupes et ils travaillaient à la pénétration vers l'Ouest, comme faisaient, avec plus d'envergure, les grands découvreurs, un Jolliet, un Cavelier de la Salle, un la Vérendrye.

Mais derrière cette avant-garde, c'étaient les colons, c'étaient les missionnaires et ensuite les curés de paroisse, qui bâtissaient durablement la nouvelle nation. A mesure que les "faiseurs de terre" transformaient de plus en plus en champs de blé les bords défrichés du fleuve, le sentiment d'une seconde patrie s'élaborait lentement "en ces rudes travailleurs, ayant, comme tous ceux de leur race, le goût de l'ordre dans la stabilité . . . ils rêvaient de construire une nouvelle France semblable à l'ancienne", une France religieuse, travailleuse, ordonnée. "Les apôtres et les colons ont imprimé à la patrie naissante un sceau tellement indélébile qu'aujourd'hui encore elle en reste marquée."

Au surplus, les colons français, toujours guidés par leurs prêtres, ont eu, dès le premier moment, conscience de l'importance de l'éducation, et ils ont voulu pour leurs enfants une éducation française en même temps que religieuse. "Si, contrairement à ce qui s'est passé pour la Louisiane, dit M. Dalbis, la vie française qu'ils portaient en eux n'a pas été étouffée, c'est parce qu'ils ont compris que la meilleure façon de se défendre était de défendre la langue, la langue qui, mieux que tout, protège la race."

Leur vie spirituelle assurée, leur vie matérielle garantie, ils consacraient tout ce qui leur restait d'énergie et de ressources à faire vivre écoles et collèges, et là encore ils étaient aidés par des prêtres, des religieux et des religieuses venus de France ou nés parmi eux: Récollets, Jésuites, Sulpiciens, Ursulines, Dames de la Congrégation. Les ouvriers et les ouvrières de cette grande oeuvre s'appellent la Mère Marie de l'Incarnation, Mme de la Pelletrie, Soeur Marie Bourgeoys, Mgr de Montmorency-Laval, etc.

C'est à ce moment que se produit la catastrophe, la défaite des Français dans les plaines d'Abraham, la capitulation de Montréal et le traité de Paris de 1763 qui la ratifie. Du signe des lis, le Canada passe sous le signe du lion.

"Dans l'esprit de ceux qui signèrent cette paix, dit M. Dalbis, la cession de la Nouvelle-France n'avait rien de définitif." Ce n'était qu'une concession faite momentanément aux vainqueurs, un armistice. Ni le gouvernement royal ni le peuple de France n'entendaient renoncer pour toujours à un empire acquis par tant d'héroïsme. Les Chambres de commerce françaises protestèrent, et—les archives du ministère de la Marine en font foi—le gouvernement royal ne cessa de se préoccuper du Canada, et il élabora même des plans de campagne pour le reprendre. Mais, en réalité, c'était sur les champs de bataille de l'Europe que la France avait perdu ses provinces d'outre-mer, c'était sur les mêmes champs de bataille qu'elle espérait et voulait les reconquérir. Les événements, on le sait, devaient en décider autrement.

La paix faite, l'Angleterre devenue maitresse là-bas, les fonctionnaires, les officiers, les commerçants, beaucoup de nobles et quelques bourgeois étaient rentrés en France. Il ne restait au Canada qu'une poignée de Français, des colons pour la plupart, le long d'une bande de terre en partie défrichée entre le Saint-Laurent et la forêt. Comment allaient-ils demeurer Français?

La situation empira encore quand les Etats-Unis se déclarèrent indépendants: 15,000 protestants, partisans irréductibles de l'Angleterre, passèrent du territoire de l'Union au Canada, et le gouvernement de Londres leur prodigua les privilèges.

A un vainqueur, de moeurs, de langue et de religion différentes, les Canadiens-français opposèrent la résistance d'une patience calme et têtue, résistance organisée dans le cadre solide de la paroisse. Le gouvernement anglais confisqua les biens des Congrégations; il interdit l'enseignement aux congréganistes: le curé se fit instituteur dans son presbytère; les mères de famille élevées par les Ursulines et les Dames de la Congrégation se firent les maîtresses d'école de leurs enfants. De leur côté, le Petit Séminaire de Québec et le collège de Montréal sauvaient la vie intellectuelle française.

On ne recevait point de livres de France. Entre la France et le Canada, l'Angleterre maintenait le blocus de la langue et des idées. Les Canadiens-français gardaient pieusement les vieux livres de France. Il n'y avait souvent dans l'école qu'un seul exemplaire du manuel. Seul, le maître avait le droit d'y toucher. Le livre précieux était posé sur pupitre et les écoliers le copiaient à la main.

Une si tenace volonté devait être victorieuse: la loi de 1846 donna au Canada la liberté de l'école, et la Constitution de 1867 reconnut à la langue française une place officielle. Le Canada est maintenant "sous le signe de l'érable", la feuille verte de l'arbre qui grandit.

De cette âme fidèle, fidèle à sa foi, fidèle au passé et à sa race, fidèle à la terre, M. Dalbis retrouve la personnification dans l'héroïne du roman qui, s'il n'en dit pas tous les aspects ni toutes les activités, a ramené tant d'esprits à la pensée du Canada, **Maria Chapdelaine.**

Il se fait l'historien de Louis Hémon et de son livre; il donne, à la fin du volume, son **Journal de Québec**, non encore paru en librairie; il le suit à Montréal, enfin à Péribonka, chez Samuel Bédard; il écoute ses entretiens avec Eva Bouchard qui, pour tous les gens du Lac Saint-Jean, a servi de modèle à Maria Chapdelaine. Les âmes, les moeurs, les noms, les paysages du roman, il les constate calqués sur ceux du pays de Québec. Idéalisant une pauvre paysanne, Louis Hémon "enferma en elle les vertus essentielles de la race et l'éleva superbement à la hauteur d'un symbole": la fidélité du pays de Québec à l'âme française.

Bâti sur les faits, éclairé d'images et tout réchauffé d'émotion, le livre de M. Dalbis exalte aussi la même fidélité, la même grandeur tranquille d'une terre qui est, de l'autre côté de l'Atlantique, la tête de pont de la culture de notre race.

Malgré le temps, malgré la séparation, la parenté, la fraternité demeure. S'il arrivait à quelque "habitant" du pays de Québec d'entrer dans telle ferme de Normandie, de Bretagne, du Craonnais ou de Vendée, il s'y retrouverait, comme dans la chanson qu'il n'a point oubliée, "Au pays de son père", il y retrouverait, avec "le pommier doux", son parler, ses coutumes, ses croyances; il s'y retrouverait chez lui.

Et de même, quand aujourd'hui quelqu'un ou quelque chose arrive du Canada en France, quand seulement sonnent dans une maison de "chez nous" les trois gaies syllabes de ce nom, il n'est pas maintenant un coeur de bon Français en qui tout ne dise aussi: "Je me souviens."

Charles BAUSSAN.
—La Croix de Paris.

(1) On peut se procurer le "Bouclier canadien-français" à Edmonton, à la **Librairie Jeanne d'Arc.**

LES METIS FRANCAIS NE VEULENT PAS MOURIR

C'est ce que nous apprend un compte-rendu du "Patriote" de la semaine dernière.

Les minorités sont dures à tuer. Souvent on prêche sous le couvert de la bienveillance, la disparition d'un élément ethnique sous prétexte d'union nationale, de saine homogénéité, sous le prétexte fallacieux qu'identité de langues, de moeurs, concourent à la paix nationale. Les jugements portés contre les métis sont souvent sévères. On oublie que ce sont pourtant eux, qui ont aidé la foi catholique, à pénétrer dans ce pays de l'Ouest.

A Saint-Boniface, eut lieu tout dernièrement une réunion des métis de langue française, du Manitoba.

Voici d'ailleurs une partie du compte-rendu du "Patriote":

Fédération interprovinciale des Unions Nationales Métisses

Dimanche après-midi, le 18 août, avait lieu une assemblée spéciale convoquée à l'hôtel-de-ville de Saint-Boniface par l'Union Nationale Métisse Saint-Joseph du Manitoba. La salle était pleine. Toutes les paroisses environnantes y avaient leurs représentants: Saint-Pierre, Saint-Eustache, Saint-Laurent, Saint Vital, St-Adolphe, Saint-Norbert, Saint-Charles, Piney, Lorette, Grande-Pointe et Fort Garry.

Après quelques mots choisis de bienvenue par M. S.-A. Nault, président général, l'on se mit au travail.

MM. Charette et Teillet firent un résumé du voyage de la délégation à Batoche et donnèrent à l'assemblée la substance des discours qu'ils prononcèrent là-bas.

M. Charette a fait un tableau vivant de l'histoire de la nation métisse depuis son origine jusqu'à nous et l'assemblée regretta que notre ami ne pût répéter tout son discours de Batoche. M. Teillet expliqua comment des circonstances fortuites l'on mis dans l'obligation de laver la nation métisse des accusations dont on l'abreuve depuis 44 ans et comment il a démontré l'impossibilité même de certaines accusations.

M. Roger Goulet se fit le porte-voix de l'assistance en félicitant les délégués de la façon dont ils s'étaient acquittés de leur mission. Il remercia M. Charette du magnifique exposé de la situation des nôtres en Saskatchewan, situation qui, évidemment, ne diffère guère de la nôtre ici au lendemain de 1870. Il félicita M. Teillet de n'avoir pas reculé devant la pénible nécessité de relever et de réfuter avec précision des mensonges qui continuent à se répéter.

"En vous faisant bravement les champions de la vérité, dit M. Goulet à nos deux amis, vous nous avez exprimé et l'attitude que vous avez prise sur le terrain du pique-nique de Batoche et ailleurs sont les sentiments et l'attitude de tous les Métis du Manitoba sans exception."

M. Charette fit remarquer que partout, de l'est manitobain aux Montagnes Rocheuses, jusqu'aux derniers établissements du Nord, les Métis se trouvent nombreux. "Si l'on tient compte, dit-il, que nous étions plus de 6,000 en 1870, à la Rivière Rouge seulement, l'on est en droit de supposer que notre population totale est de 50,000 à 60,000, au moins."

"Malheureusement, continua M. Charette, nous n'exerçons pas l'influence que ce chiffre nous permettrait d'exercer. Cela est dû au manque de cohésion. Personne ne s'occupe de grouper nos gens et d'orienter leurs forces latentes vers la cause française et catholique. Il en résulte qu'un nombre succombe aux influences du milieu qui les entoure; ils oublient l'idiome paternel et ne servent plus qu'à grossir le contingent adverse de ceux qui assaillent la survivance française dans l'Ouest canadien."

"Un autre fait qu'il me fait mal de signaler, dit M. Charette, c'est le manque de fierté nationale chez la dernière génération. Cela se constate au premier coup d'oeil partout en dehors du champ d'action de l'Union Nationale Métisse du Manitoba. La raison de cette déplorable situation, c'est que l'on a trop condamné la conduite de leurs pères en 1885, afin d'excuser des attitudes mesquines du parti politique ou de conduite arbitraire personnelle. Pour justifier quelques rares individus, l'on est en train de laisser mourir les traditions d'un peuple qui a donné sur nos plaines le droit de cité à la race française."

"Il est un peu tard pour réagir, dit M. Charette, mais où il y a de la vie il y a de l'espoir et le peuple métis est encore aussi vivace qu'il l'était aux temps de la prairie. Nous sommes encore les pionniers, les poseurs de jalons de la civilisation; nous croyons au foyer où les berceaux sont nombreux et nous restons toujours fidèles aux enseignements des vieux missionnaires. Groupons-nous, organisons-nous, mettons-nous à l'oeuvre: c'est le succès de demain qui en dépend."

Le "Tigre" résiste ... même à la mort

Saint-Vincent-sur-Jard, France. — Georges Clemenceau a reçu ces jours-ci le correspondant de l'agence officielle française Havas dans sa petite maison d'été sur les bords de l'Atlantique pour lui prouver qu'il était bien en vie.

Le "Tigre" a déclaré que les journalistes semblaient trop pressés d'annoncer sa fin. "Je mourrai certainement un jour, a-t-il dit, mais je souhaiterais qu'on me laissât finir mon travail en paix. Il est vrai que j'ai été malade. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? On ne peut compter que de vieilles jambes de 88 ans soient aussi solides qu'il y a 50 ans. Je me demande qui on veut berner. Ils manifestent trop d'impatience. Je ne souhaite qu'une chose: c'est qu'ils me laissent travailler en paix."

Il y a une couple de jours, son fils et ses amis s'alarmèrent à la suite d'un refroidissement et le vieux Tigre se soumit à l'examen des médecins tout en protestant qu'on faisait bien du bruit pour si peu.

Québec organisera une exposition continentale

Une exposition continentale sera organisée dans la cité de Champlain pour commémorer la découverte du Canada.

Québec.—L'année 1934 marquera une époque dans les annales du continent nord américain et principalement dans la cité de Champlain. On a annoncé, en effet, que l'on fera de l'exposition de 1934 à Québec non seulement une exposition provinciale, mais une exposition continentale pour commémorer le quatrième centenaire de l'arrivée de Jacques Cartier en terre d'Amérique. Cette idée a été lancée au cours du banquet des échevins à l'exposition. Il a été annoncé en même temps, que l'on se proposait de commencer dès maintenant les préparatifs du grand événement.

M. l'abbé Z. Alarie dirigera les missionnaires-colonisateurs

Montréal.—Mgr Geo. Gauthier vient de nommer M. l'abbé Zénon Alarie, autrefois curé de Saint-Jean-Berchmans, directeur général des missionnaires colonisateurs, en remplacement de M. l'abbé J.-A. Ouellette, démissionnaire. On sait que M. l'abbé Oliva Lachapelle a succédé à M. l'abbé Alarie à la cure de Saint-Jean-Berchmans.

Le catholicisme dans le monde

D'après le dernier "Annuaire pontifical catholique", il y a dans le monde entier 312,000 prêtres, dont 200,324 en Europe, ce qui représente une moyenne d'un prêtre pour 1,800 habitants. Le nombre des catholiques, en Angleterre et au pays de Galles, est d'environ 2,500,000.

D'après l'"Annuaire de la Presse catholique" pour 1925, l'Eglise catholique aux Etats-Unis comptait à cette date 20,738,447 fidèles.

Le C.P.R. au Nord-Alberta

La direction du Pacifique Canadien étudiera probablement, lors de la prochaine visite en notre province de M. E. W. Beatty, président, l'opportunité de construire de nouvelles voies ferroviaires dans le nord de l'Alberta, à cause des transports qui prennent de plus en plus d'importance.

D'après des informations reçues aux journaux, on discutera surtout la possibilité de prolonger jusqu'à Rolla ou Fort St. John les voies du Northern Alberta Railways qui s'arrêtent actuellement à Spirit River, Whitelaw et Hythe.

Il sera aussi question d'ajouter un troisième train hebdomadaire vers le nord, de même qu'une troisième ligne télégraphique. L'étude d'établir un troisième train vers le nord est imposée par le trafic qui augmente sans cesse vers cette région, augmentation qui se continuera vraisemblablement. Sir Henry Thornton est d'avis que ce qu'il faut au nord, ce sont des voies ferroviaires additionnelles.

La législature provinciale a autorisé, le printemps dernier, la construction de cinq cent milles additionnels de chemin de fer et ces extensions en plus de faciliter les transports à ceux qui se trouvent maintenant loin du chemin de fer, favoriseront l'immigration vers ces régions.

Toutes les décisions au programme dépendent de celle-ci: établissement de la compagnie sur une basse de dividendes avec son équipement actuel, ou dépense de quelques millions de dollars pour permettre à la compagnie de conduire ces projets à bonne fin et de rencontrer les nécessités de l'imigration qu'occasionnera vers notre province la publicité faite par tous les membres de la Chambre de Commerce, qui nous ont visités récemment.

Les premières souscriptions pour l'A.C.F.A.

Faisant suite au congrès de l'A.C.F.A., nous avons déjà reçu deux contributions de cercles pour l'Association. D'abord le cercle du Lac la Biche, nous a fait parvenir $25 tel que promis pendant le congrès et le cercle Vimy commence sa souscription pour le nouveau terme. Nous accusons réception de la somme de $7.

Puisse-t-on comprendre la portée de l'appel lancé et se mettre à la besogne tout de suite, afin que l'Association atteigne cette année, l'objectif projeté, soit $3,000.

Les officiers de nos cercles sont-ils prêts à se mettre en campagne? Il faut à l'Association $3,000 pour poursuivre sa marche.

Cracovie, Pologne.—A.P.—M. Stechowski, l'un des financiers les plus considérables du pays, est décédé hier à Cracovie après une longue maladie. Il fut président du conseil et ministre des finances polonaises en 1918 après avoir eu déjà le portefeuille des finances du Conseil de Régence formé durant l'occupation austro-allemande de la Pologne russe en 1917.

Le respect de la femme est la marque à laquelle on reconnaît l'homme de coeur.
J. E. Pécault.

Ce qui se passe en Alberta

Le coeur fait des contes à l'esprit qui les croit.
J. de Maistre.

Les Anciens du Collège des Jésuites

Vers la fin des vacances un bon nombre d'Anciens visitaient leur Alma Mater: Adrien Voyer, principal au Fort Saskatchewan, Gaston Duteau, qui annonce son entrée prochaine à l'école Normale,—nos félicitations et souhaits de succès!—Léonce Dorais, voyageur pour la compagnie Massey-Harris, Arthur Lessard, étudiant en droit, et quelques autres.

Les finissants de 1928-1929 ont déjà orienté leur marche vers l'avenir. Le Grand Séminaire d'Edmonton reçoit Roland Bérubé; nous le félicitons chaleureusement et lui souhaitons plusieurs imitateurs afin d'enrichir notre clergé albertain. Armand Lépine et Charles Lefebvre étudient la Médecine, le premier à Edmonton, le second à Saskatoon. Gérard St-Germain suivra les cours de Droit à l'Université d'Edmonton. Enfin sont entrés au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Montréal, Armand Gariépy, finissant, et Luigi d'Appolonia, élève de Rhétorique.

Dernièrement, Maurice Voyer était de passage en ville.

L'année s'ouvre belle à l'activité des Anciens: ils se rappellent que vivre, c'est agir. Une assemblée de l'exécutif a fixé au 14 octobre la réunion générale où doivent s'élaborer les plan de l'année. Il n'est pas un Ancien qui ne doive donner l'appui de sa présence et de ses conseils. Que cette assemblée nous procure l'occasion de nous revoir tous.

R. P.

Coin des BONNES AMIES

Cette semaine j'étais très perplexe. Les Bonnes Amies auraient-elles leur petit courrier habituel? Cette perplexité me venait de n'avoir aucune nouvelle intéressante pour celles qui sont toujours avides de lire le "coin", quand j'eus l'occasion de rencontrer dans mes parages un ex-membre du cercle, Mme R. Bouchard (Mlle Thérèse Bernard), qui est maintenant l'heureuse mère d'une jolie petite fille baptisée sous les gracieux prénoms Marie Rose Marguerite. Nos sincères félicitations à la jeune maman.

Mlles B. Mercier et A. Joncas sont de retour à la ville. La saison de chasse étant maintenant ouverte nous aurions pu leur soupçonner des goûts d'"Artémis" si elles avaient prolongé davantage leur séjour au Lac Sainte-Anne.

La secrétaire.

Les Jeunes Canadiens

Quelques Jeunes Canadiens ont assisté au mariage de M. O. Courtemanche, la semaine dernière. Ils tenaient à lui rendre ce témoignage, car en maintes occasions il a généreusement contribué à nos fêtes. En choeur les Jeunes Canadiens lui souhaitent: "Meilleurs voeux de bonheur!"

La chasse vient de s'ouvrir avec fracas . . . Paul Poirier, chasseur émérite, était aux avant-postes.

Alphonse Hervieux était aussi à l'affût . . . La veille même de la chasse il ne cessait de donner des conseils pratiques . . . en latin . . . que s'il ne "chassavit, canard s'envolavit"! . . .

Jiji.

Mgr l'archevêque au chevet de son frère

S. G. Mgr l'archevêque d'Edmonton, appelé en toute hâte la semaine dernière au chevet de son vénérable frère, l'évêque de Charlottetown, sera probablement de retour dans la capitale de l'Alberta à la fin de cette semaine.

Mgr l'évêque de Charlottetown revient rapidement à la santé. Nous sommes tous heureux que la grave maladie qui le mettait dernièrement à la porte de la mort n'ait pas eu des suites plus sérieuses.

Saint-Joachim

Nous avons appris avec peine que la vénérable mère du R. Père Hétu, O. M.I., n'en a pas pour longtemps à vivre. Elle est souffrante depuis de longs mois; mais son état s'étant aggravé le R. Père, son fils, est parti dimanche après-midi pour Montréal dire un dernier adieu à sa bonne vieille mère.

Le R. Père curé nous annonçait dimanche que désormais les enfants de nos écoles assisteraient en corps à la messe de 8 h. 30, sous la direction des religieuses de l'Assomption. Voilà une initiative qui nous réjouit tous. Merci aux dévouées institutrices qui ont accepté cette surcharge, et aux généreux marguillers qui ont bien voulu ne laisser à personne autre la tâche d'aller les chercher et les ramener chez elles.

Nos soirées familiales vont reprendre bientôt; le 29 septembre tout probablement. Le conseil de la paroisse fera les frais de la première soirée, et déjà les préparatifs sont en bonne voie. Avis à tous, car personne ne voudra manquer cette réunion de famille.

Castor

La semaine dernière des gens de Castor sont partis pour aller faire les récoltes à Donnelly. Ils sont partis quatre en auto. MM. Romuald Lussier et son frère Emerile Lussier, leur soeur, Mme E. Paradis et Omer Hébert. Mme E. Paradis termine ses vacances de Castor chez sa mère et a bien hhâte de voir son petit "homestead" à Kenzie à 15 milles de Donnelly.

Dimanche dernier il y eut lieu une assemblée de l'A.C.F.A. Les assistants furent M. Jaboeuf, président, M. Georges Marcil, secrétaire provisoire; M. et Mme A. Marcil, M. Grenier, M. Charles Marcil, Mlle Eva Trépanier, Mlle Claire Marcil, Mlle Ange Marcil et quelques autres. L'assistance fut peu nombreuse. Il manque un peu de bonne volonté.

En général les récoltes sont presque toutes battues. Le rendement varie de un minot à 2 minots de l'acre.

—Corr.

Brosseau-Duvernay

Dimanche le 1er septembre, nous avons eu la visite de M. l'abbé Boucher qui venait au nom de la "Survivance". Dans l'après-midi, chaque paroissien était heureux de le recevoir chez lui car il a fait la visite de la paroisse en compagnie de monsieur le curé. Tous garderont de ce dévoué missionnaire un bon souvenir.

L'école de Saint-Laurent a ouvert ses portes mardi le 3 septembre, sous la direction de Mlle Simone Brosseau. C'est une canadienne-française qui fera la classe cette année.

Les coupages de grain sont finis et les batteuses se font entendre partout, le rendement n'est pas ce que l'on s'attendait, mais la qualité est bonne: Nos. 2 et 3. Nous avons souffert de sécheresse. C'est la cause principale.

La paroisse de Brosseau-Duvernay a plusieurs de ses enfants de partis pour les écoles supérieures. Sont partis pour Edmonton: Roger Methot, Yvette Methot; pour le couvent de Végreville, Clarisse St-Hilaire, Rose-Alma Théroux, Anne-Marie Paradis, Rose Sirois, Lucia, Florence, Joseph, Maurice, Edward, Regina et Hermine Brosseau, enfants de M. et Mme Joseph Brosseau; Carmen, Doris et Léon Brosseau, enfants de M. et Mme J. B. Brosseau; pour les écoles publiques de Végreville, Jimmy et Victor Bigland et Louis et Marguerite Saulou.

Il est arrivé la semaine dernière un accident à M. Delphis Bienvenue, forgeron. Il était à polir une pointe de charrue, lorsque sa main glissa et la pointe lui sauta à la figure lui faisant une coupure à la lèvre supérieure. Il a dû être immédiatement transporté à l'hôpital où le Dr Couillard lui fit trois points. Ses amis lui souhaitent un prompt rétablissement.

—Corr.

N.D.L.R.—De nouveau nous disons à ce correspondant qu'il doit signer son nom en nous envoyant son courrier. Son nom ne sera pas publié, mais nous devons savoir qui nous écrit.

Une école bilingue à Colinton

Grâce à l'activité patriotique de M. Philémon Bélanger de Colinton et à la collaboration des commissaires de l'endroit, une école bilingue fonctionnera cette année dans le district scolaire Keyes No 1882.

Nous offrons nos félicitations à M. Bélanger, de même qu'à ceux qui l'ont secondé, pour qu'un enseignement bilingue fut donné à Colinton.

Cluny

Cette semaine nous avions le plaisir de voir Lucien Maynard, étudiant en droit à l'Université d'Edmonton, venir passer quelques jours dans sa famille, avant d'aller reprendre ses cours à l'Université qui doit ouvrir ses portes à la fin du mois.

Cette semaine nous avons eu deux Révérendes Soeurs de la Providence de Midnapore qui sont venues faire leur quête annuelle; elles sont parties satisfaites du résultat et de la réception qu'elles ont reçue partout.

A l'assemblée du conseil de la municipalité de Blackfoot, J. A. Maynard a été nommé député maire pour la deuxième fois. M. Maynard a aussi été maire de cette municipalité.

Les battages sont finis, il reste encore quelques jours pour les machines combinées. Le rendement a été un désappointement pour plusieurs.

Mlles Antoinette et Juliette Nobert sont retournées dans leur famille à Red Deer, après avoir passé l'été avec leur frère Julien. Leur départ laisse un grand vide dans le cercle d'amis qu'elles ont toujours su plaire par leur conversation et leur fin rire. Tous espèrent les voir revenir dans nos parages avant longtemps.

—Corr.

N.D.L.R.—Nos félicitations à M. J. A. Maynard pour l'honneur qui lui échoit. On sait que ce dernier est membre de l'Exécutif de l'A.C.F.A.

Falher

Depuis quelques jours les écoliers qui ont repris le chemin de la classe, se préparent avec fierté à exposer leurs travaux du dernier terme, à figurer avec honneur à l'exposition scolaire qui se tiendra à Falher le 16 septembre. Les écoles du district, McLennan et Donnelly y prendront part. M. l'inspecteur Wilson présidera l'ouverture, secondé par les religieuses qui se feront un plaisir de recevoir les parents intéressés.

Mercredi dernier, après la classe, une petite excursion fut organisée par la population du village, et vers quatre heures sept autos et un camion transportaient à Girouxville tout un régiment d'écoliers, accompagnés de leurs institutrices.

La nouvelle machine moissonneuse-batteuse de M. Béchard, mise à l'essai ces jours derniers, était l'attraction du moment.

M. Brown, expert de la compagnie accompagnait les excursionnistes, ainsi que MM. Bergeron, gérant de la Banque, C. N. Ducharme, Des Ruisseaux, L'Heureux, Limoges; Mme Beauchamp, M. et Mme Rentiers, Mlles Leduc et Charbonneau; Mme Béchard reçut aimablement ces jeunes visiteurs et leurs mentors, et offrit à tous un délicieux goûter.

M. Plourde se fait construire une jolie résidence au centre du village. M. Phalampin, agent de l'élévateur du Cartel, prendra bientôt possession de la sienne, récemment construite.

Le bazar en organisation est à l'ordre du jour. Deux candidates sont appelées à briguer les suffrages populaires; Mlles A. Pelletier et S. Charbonneau, institutrice. Nous leur souhaitons bons succès et leur assurons le meilleur accueil partout.

—Corr.

Durlingville
SAINT-JOSEPH

Nos braves habitants sont bien occupés à faire battre leurs récoltes, aussi les résultats sont assez satisfaisants. Le premier blé livré à l'élévateur de Bonnyville était par M. Charles Chassé et il eut du numéro un.

Nos deux écoles d'Ardmore et de Durlingville sont ouvertes, la dernière a une assistance de cinquante élèves. Souhaitons que cette surcharge sera soulagée bientôt par une école établie dans le village de Saint-Joseph.

Deux de nos jeunes gens, M. Guy Michaud et Harvey Lavasseur ont quitté leurs maisons paternelles afin de continuer leurs études au Juniorat à Edmonton. Bonne santé et bon courage Guy et Harvey!

M. l'abbé Connoir, notre bon curé, est actuellement en visite à la ville capitale où il prendra un repos sous les soins des médecins à l'hôpital. Notre fervente prière est que le bon Dieu nous le remette en bonne santé.

Une assemblée de nos paroissiens a eu lieu dans la salle locale, il y a quelques jours, avec le résultat que nous avons maintenant une Chambre de Commerce pour Saint-Joseph. L'unanimité et l'enthousiasme déployés à cette occasion augure bien pour l'avancement de notre district.

Le nouveau chemin de fer Canadien National qui se construit passe par notre village et nous nous attendons à voir bâtir une gare bientôt. Comme dit l'anglais "Watch Saint. Joseph grow."

MM. les abbés Boucher et Hamelin, prêtres colonisateurs, sont en visite dans la paroisse voisine de Bonnyville, une heureuse coïncidence avec l'absence de notre curé.

Baptême.—Joseph Jean Guy, né le 8, enfant de M. et Mme Eugène Roux.

—Corr.

Girouxville
Battage

Les lecteurs ont entendu parler de la fameuse "combine" Baldwin qui coupe le blé, le bat et l'encaisse dans un réservoir d'une capacité d'environ 50 minots. Un homme seul opère tout ce tremblement pour conduire le tracteur qui traîne le tout et un wagon-boîte pour vider le réservoir une fois rempli.

Naturellement il faut des wagons supplémentaires pour charroyer le grain à l'élévateur ou à la grainerie suivant le cas ou suivant la distance. Dire que c'est merveilleux, est la vérité, ni plus ni moins et peuvent le dire des centaines de curieux qui sont venus de tous les points cardinaux entre McLennan et la Rivière Boucane à l'ouest.

Qu'il faille du temps propice et du grain mûr pour faire de bonne besogne, la chose se comprend, mais il ne faut pas perdre de vue aussi que la récolte est battue et engrangée "illico", ce qui veut dire sur le champ—sans jeu de mots—ce qui compense pour les aléas de pluie, d'égrenage que peut subir le grain par le fauchage, la mise en gerbes, puis en quintaux ou moyettes, le charroyage et déchargement à la batteuse ordinaire.

Mais . . . il y a toujours de ces mais . . . attendons pour en acheter une semblable qu'elle ait fait ses preuves d'adaptabilité aux conditions climatériques et autres de notre coin de pays. Et en attendant . . . que l'on soit content de battre comme par le passé; et surtout de battre une belle et bonne récolte comme celle de cette année . . . chaque année. . .

C'est ce que font les nombreuses batteuses qui sillonnent la paroisse depuis une semaine; le rendement est même meilleur que l'on avait pensé en certains quartiers. La Providence en soit bénie et remerciée et espérons que l'on saura lui en faire sa part!

Visiteurs

Des religieuses de la Providence en route pour le Fort Vermillon : . .

Fête de la Nativité

Fête de première classe dimanche dernier, sermon de circonstance adapté à la fête du jour en rapport avec la colonisation française et catholique de nôtre pays du Canada. Notre-Dame du Ciel présidant aux destinées du Canada, continuant sa protection miraculeuse sur ce petit peuple en butte à toutes les persécutions, mais se souvenant toujours, de sa Protectrice par l'érection de chapelles, églises, paroisses, diocèses sous des vocables différents, mais toujours appropriés aux circonstances et aux endroits, par exemple. Notre-Dame de le Paix pour la région de la Rivière de la Paix, etc., etc.

Et pour rehausser l'éclat de cette fête, notre orchestre local soutenait le choeur de chant au complet dans la messe de Dumont. Le cantique populaire sur un air non moins populaire "Nous vous invoquons tous" fut enlevé avec brio et plus d'un après la messe déclarait avoir eu grande envie de faire chorus de la nef avec les chantres . . . et pourquoi pas? N'était-ce pas dans l'ordre et même dans les désiderata de notre Mère la sainte Eglise?

—Corr.

Saint-Paul

Dimanche, le 15, eut lieu la communion mensuelle de la Ligue du Sacré-Coeur. La grande majorité des membres s'est fait un devoir de répondre à l'appel de leur dévoué directeur. A 7 h. 30 p.m. eut lieu l'heure sainte à laquelle assistaient tout près de 300 ligueurs. Le Rév. Père curé les félicita et les remercia de la consolation qu'ils donnaient, toujours, aux prêtres dirigeant la paroisse.

Les battages battent leur plein. Il y eut un petit retard causé par les journées pluvieuses de la semaine dernière, mais le beau temps semble revenu pour de bon. Ce n'est pas pour rien que notre province a reçu le qualificatif de "province ensoleillée".

Plusieurs amateurs de chasse se promettent de tuer tous les canards de la place. Il faudra en demander des nouvelles à M. J. T.

Nous aurons sous peu des trottoirs en béton. La municipalité peut s'attendre à recevoir des cartes de remerciements . . . des dames.

Le cercle dramatique canadien-français tint un assemblée dimanche dernier. Nous avons parlé d'organisation pour cet automne et l'hiver prochain. Il se jouera de belles pièces!

Nous sommes peinés d'apprendre que M. Adolphé Drouin est dangereusement malade à l'hôpital Sainte-Thérèse. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

—Corr.

Saint-François d'Assise
EDMONTON-NORD

Dès la semaine dernière le collège reprenait vie par l'arrivée de deux nouveaux professeurs. Le R. P. Amédée qui professait l'anglais à notre juniorat de Trois-Rivières et le R. P. Alphonse, professeur de français au St. Bonaventure's College, E.-U. Le R. P. Hyacinthe arrivait le lendemain pour compléter le nombre des professeurs qui sera de sept pour les cinq classes du cours.

Les élèves ne pouvaient pas se faire attendre après cet enrichissement de professeurs. Le 17, les élèves au nombre de 29, arrivaient décidés et joyeux. Quatre d'entre eux rentrent en rhétorique, cinquième et dernière année de notre cours.

Le 18 il y avait grand'messe, chantée par le R. P. Directeur, assisté des nouveaux professeurs, les R. PP. Amédée et Alphonse. Quatre élèves de la paroisse servaient la messe. Le sermon de circonstance fut donné par le R. P. Célestin qui sut rappeler à chacun la sublimité de l'idéal sacerdotal et religieux.

Cette messe d'ouverture des classes est le premier acte de tout collégien catholique. Après cela c'est la vie d'étude pour dix mois. Puissent nos bienfaiteurs ne les pas oublier.

Nous recommandons l'oeuvre à leurs prières et à leur charité afin de permettre à notre Ordre d'aider notre vénéré archevêque à réaliser son rêve d'un clergé albertain. —Corr.

Immaculée Conception

Comme nous vous l'avons dit la semaine dernière nous aurons dimanche le 22 notre première partie de cartes de la saison dans notre salle paroissiale. Cette partie de cartes, organisée par la chorale promet d'être des plus intéressantes et comme dans le passé les membres de la chorale vous promettent d'agréables surprises. Il y aura de magnifiques prix, un programme intéressant et un goûter sera servi à la fin de la soirée. Venez et amenez vos amis.

Nous commencerons mercredi prochain le 25 septembre une neuvaine en honneur de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Le premier soir, il y aura sermon, prières à sainte Thérèse pour les intentions de ceux qui font la neuvaine et bénédiction du T.S. Sacrement. Les autres soirs de la neuvaine il n'y aura pas de sermon mais une courte lecture sera donnée. Venez vous joindre à nous durant cette neuvaine et ensemble nous prierons cette sainte de nous accorder les grâces dont nous avons tant besoin. Ceux qui ne peuvent assister à la neuvaine et qui ont des intentions pour lesquelles ils désirent faire prier vous pourrez les adresser à M. le Curé, 10830 96e rue.

Nous aurons durant le mois d'octobre une retraite paroissiale prêchée par le Rév. Père Bourque, S.J. Nous parlerons plus à ce sujet plus tard.

Hussar

Notre bon et dévoué curé, Rév. François Arsenault, fut appelé, par l'obéissance, à un autre champ d'apostolat. Il nous a quittés, emportant l'estime, l'affection et le regret de nous tous qui avons bénéficié de son zèle inlassable et de son dévouement religieux depuis plus de huit ans.

Nul n'ignore combien de fatigues, de peines et de sacrifices ont exigé ses multiples missions ici. Son coeur, sensible au dévouement, lui fit entreprendre, plus d'une fois, des randonnées éloignées et coûteuses, pour l'unique satisfaction parfois, du devoir accompli. Peu, peut-être, ont réalisé, combien peut enviables étaient ses missions, parsemées ici et là, sans résidence privée pour son prêtre, astreint de prendre chambre en des hôtels publics, dérangé à tout moment par un public parfois peu délicat.

Cependant avons-nous toujours bénéficié du même dévouement, avons-nous été témoins de la même gaieté et admiré notre zélé pasteur, rivé au devoir par amour et sacrifice.

Notre reconnaissance l'a suivi et nous nous réjouissons de le voir aujourd'hui, avec un chez soi dans son presbytère de Cowley, à l'ombre de son clocher, entouré d'affection et goûtant un repos relatif bien mérité. Tous, avons-nous considéré son départ, quelque peu inopiné, que comme légitime récompense au pénible apostolat dont notre bon curé était astreint ici.

En lui présentant nos hommages et notre reconnaissance, nous lui souhaitons: santé et bonheur, ainsi que confiance, respect et affection de ses nouvelles ouailles.

Mme Albert Leclerc est revenue de l'hôpital de Bassano la semaine dernière, après un séjour de deux semaines.

M. Thomas Lessard est arrivé de l'Est dernièrement prêt à y retourner bientôt.

On nous annonce pour prochainement le mariage de Mlle Rosa Lessard avec M. Alcide Lagueux.

M. et Mme Henri Brassard ont placé deux de leurs garçons, Rolland et Maurice au couvent de Trochu.

M. Pete Fleury, contracteur, vient d'avoir le contrat pour l'érection d'une école à Duck Lake. Les travaux vont de l'avant.

Vu les retards apportés à la construction de la nouvelle école: Shallow Water, les commissaires louèrent un emplacement provisoire au village. Mlle Edna Kuchle a été engagée comme institutrice. —Corr.

Legal

Notre curé, M. l'abbé H. Goutier, nous a quittés mardi, 10 sept., pour une vacance bien méritée. Avec une paroisse d'au-delà de 300 familles, M. le curé a toujours beaucoup à faire. M. l'abbé Leduc, qui a charge de la paroisse pendant l'absence de M. le curé lui aide bien dans son ministère. Tous les paroissiens de Legal souhaitent bonnes vacances à leur dévoué curé et heureux retour.

Les amateurs de gouret parlent de la patinoire. Ce n'est pas trop tôt. Dans quelques jours commenceront les travaux d'agrandissement de la patinoire actuelle.

Les battages se poursuivent à grand train. Les camions remplis de grain filent à grande vitesse sur les routes, jour et nuit. Le rendement du blé est bon et la qualité bonne: Nos 2 et 3.

Les acheteurs de grain aux entrepôts n'ont pas de répis, cependant ils sont jeunes, forts, et tiennent à leur besogne à la satisfaction des fermiers.

MM. Horace Montpetit, Pierre Bel... et Denis Boisvert ont de nouvelles machines à battre. Notre populaire vendeur d'automobiles, M. Rodolphe Garneau, vient de vendre quatre automobiles, marque Chevrolet Six, à MM. Samuel Cyr, Arsène et Jérôme Baert.

M. l'abbé Chartrand, autrefois vicaire de Legal, et maintenant curé de Brosseau, était de passage à Legal, lundi.

Les victimes des accidents d'automobiles de la semaine dernière sont en bonne voie de guérison.

Baptêmes.—Marie Adrienne, née de Georges Montpetit et Marie Caouette. Parrain et marraine, M. et Mme Alexandre Caouette.

— Marie Edna Rita, née de Adrien Charrois et Edna Lamoureux. Parrain et marraine, M. et Mme Jean-Baptiste Charrois. —Corr.

Calgary

Jeudi, 12 septembre, une soirée intime réunissait, à Rideau Hall, plusieurs Canadiens-français à l'occasion du départ, pour la France, de M. le comte de Roussy de Sales. A la fin de la soirée, M. le Dr Beauchemin exprima à M. de Roussy le regret que nous causait son départ, le remercia de la part qu'il avait prise dans nos organisations religieuses et nationales. Après la présentation d'une jolie coupe, M. le comte de Roussy remercia ses amis de langue française de Calgary, et les assura qu'il garderait pour eux un de ces souvenirs qui ont toujours une place de prédilection dans la mémoire.

Dimanche, le 15 septembre, avait lieu l'assemblée annuelle des Canadiens-français de Calgary pour l'élection des nouveaux officiers des Sociétés Saint-Jean-Baptiste et A.C.F.A. Font partie du même exécutif: MM. Dr Beauchemin, président, C.-F. Cardinal, vice-président; Mme Spence, secrétaire; MM. Savary et Auclair, trésoriers; et officiers, MM. André Despins, Victor Despins, Joseph Demers, Henri Boiselle, George Minard, E. Nadeau, I. Cholière, E. Dallaire, P. Laurendeau, Mme Hoad.

Cette assemblée fut très intéressante et très animée. M. le président jeta un coup d'oeil rétrospectif sur l'année qui vient de finir, pour constater le travail vraiment effectif qui a été accompli, et pour orienter de nouveau les énergies vers le but à atteindre.

Au milieu de la discussion, M. C.-F. Cardinal, vice-président, commenta les paroles de M. le président et dit que malgré le beau travail qui a été fait, nous pourrions en faire davantage si chaque membre de l'exécutif, au moins, devenait un apôtre: "Notre Seigneur a choisi douze apôtres pour convertir le monde, et nous avec quinze véritables apôtres—trois de plus, pour suppléer aux quelques degrés de sainteté qui nous manque—nous devrions pouvoir convertir non seulement les Canadiens-français de Calgary, mais encore les 35 mille des nôtres de l'Alberta."

Ensuite M. l'abbé Grenier, remplaçant de M. l'abbé Beauregard, ajouta quelques mots et l'assemblée fut close par la prière.

Divers

Mme Georges Miquelon de Montréal, et ses deux enfants sont en promenade chez M. et Mme J.-Ré Miquelon.

M. et Mme E. Prud'homme et leur fils, ainsi que Mme Clermont de Louisiana étaient les hôtes dimanche dernier de M. l'abbé Grenier.

Mme Adélard Goulet quittait Calgary, la semaine dernière, pour Montréal.

Mme veuve Albert Talbot est revenu d'un voyage en Saskatchewan, après un court séjour chez des amis, à Calgary et à High River, elle partira probablement pour Ottawa.

M. et Mme P. Laurendeau sont partis dimanche soir, le 15 septembre, pour Chicago et Saint-Louis, Missouri.

Lundi, 16 septembre, M. le comte de Roussy de Sales quittait Calgary, pour Montréal, New-York et France.

Lundi, 16 septembre, Mlle Madeleine Beauchemin recevait, à la résidence de ses parents, un groupe d'amis, à l'occasion de son anniversaire de naissance.

M. E. Desmarais a fait l'acquisition d'une maison, non éloignée de l'église Sainte-Famille.

Baptême.—Le 15 septembre, a été baptisé Normand Joseph, enfant de E. Nadeau, et de Marie Jeanne Desharnais. Parrain, M. Alfred Boucher, marraine, Mme Alfred Boucher. —Corr.

Picardville

La cérémonie de la bénédiction de l'église du village a revêtu un cachet de solennité tout particulier. Le vicaire général, Mgr McGuigan, P.A., a présidé à la bénédiction, accompagné du Rév. Père Recteur des Jésuites, comme diacre, et du Rév. Père Lacoste, professeur de dogme au grand séminaire d'Edmonton, comme sous-diacre. Au choeur on remarquait: les RR. PP. Jean et Hamel, S.J., MM. les curé Roony de Westlock, Ketchen de l'Immaculée Conception d'Edmonton, Lepage de Morinville, Marchand de Picardville.

M. le curé souhaita la bienvenue d'abord à Mgr McGuigan, représentant officiel de S. G. Mgr O'Leary, ensuite aux membres du clergé, puis au public des paroisses environnantes.

M. l'abbé Normandeau, curé de Girouxville, avait été invité pour donner le sermon de circonstance, mais ses occupations multiples l'ont empêché, à notre regret, d'accepter l'invitation.

M. l'abbé Lepage, toujours prêt et toujours abondant parla avec éloquence de l'église considérée comme maison de Dieu et comme maison de l'homme.

M. l'abbé Ketchen officia à la bénédiction du T.S. Sacrement.

Après la bénédiction Mgr le vicaire général adressa la parole aux citoyens de Picardville et les félicita chaleureusement d'avoir élevé à Dieu un aussi beau temple. Parlant au nom de Sa Grandeur il demanda aux paroissiens de s'organiser pour la construction d'un presbytère au village.

Longtemps l'importante cérémonie de la bénédiction de l'église du village restera gravée dans la mémoire des catholiques de Picardville.

Un succulent goûter fut servi à la salle paroissiale par les Dames de l'Autel. Le soir les amateurs de Morinville intéressaient vivement l'assistance dans la pièce: "Le fiancé malgré lui".

Nous estimes au cours de la soirée l'agréable surprise de revoir et d'entendre notre ancien curé, M. l'abbé Chartrand, curé actuel de Brosseau.

Le comité d'organisation de la journée du 15 septembre tient à remercier tous ceux qui sont venus nous honorer de leur présence la paroisse de Picardville.

Baptêmes.—Marie-Jeanne Marguerite, née de Pierre Frigon et Violetta Soch. Parrain et marraine, Jopseh Soch et Madeleine St. John.

Joseph Henri François Léo, né de François Thibault et Dorilda Franche. Parrain et marraine, M. et Mme Léo Gravel, par procuration de M. et Mme Cyrille Franche.

Joseph Henri François Léo est le premier baptisé dans l'église du village.

Vimy

Cette journée restera pour vous en souvenance! C'est par ces paroles que, dimanche dernier, le R. P. Célestin, supérieur des PP. Franciscains d'Edmonton commençait l'une des deux instructions qu'il était venu donner aux paroissiens. Après nous avoir entretenu en effet de ce que devait être le Divin Crucifié pour nous les vivants et avoir selon les rites sacrés béni le Christ de bronze qui processionnellement fut porté au cimetière pour y être fixé sur la grande croix, il nous démontra ce que Jésus étendant ses bras sur des tombeaux signifiait pour les morts. Cérémonie touchante qui s'harmonisait avec l'esprit de la fête du jour puisque ce dimanche là était celui de Notre-Dame des sept douleurs. Jésus victime et Marie sa mère sacrifiée en même temps! Unique sacrifice dans sa dualité ne violant pas le précepte de l'ancienne loi défendant d'immoler le même jour l'agneau et sa mère; mais le surpassant et de combien. Quel sujet de contemplation affectueuse pour un coeur chrétien! Aussi nombreuses furent les pieuses visites rendues au petit sanctuaire dédié à la compassion de Marie, qui pour la circonstance était jonché de fleurs naturelles et où sept lampes brûlèrent constamment.

De passage parmi nous la semaine dernière, trop rapidement à notre gré, M. l'abbé Lepage et M. l'abbé Chartrand, curé actuel de Brosseau-Dubernay et ancien curé de Picardville.

La moisson s'achève et les battages sont commencés. Déjà plusieurs font la navette entre les champs dégarnis et l'élévateur trépidant. La moisson, Dieu soit loué! rend une proportion assez consolante, la moyenne étant de 22 à 24 minots à l'acre. Quelques chanceux auront mieux; mais somme toute, pour une année que l'on prévoyait déficitaire, soyons contents. Ne semble-t-il pas que l'on manifestera pour la construction du presbytère que notre prêtre attend de ses paroissiens depuis bientôt dix ans.

De nouveau circule une pétition sollicitant un agent de station pour notre localité où les affaires justifieraient sa présence bien plus que sur d'autres points de la ligne qui bénéficient de cette faveur sans avoir la moitié de notre trafic. Ah, si notre population en était une d'anglo-saxons! Que font donc nos hommes publics qui, à plusieurs reprises, nous ont le sourire aux lèvres, certifié que vraiment la chose s'imposait et qu'ils allaient y voir? Il y a peu de temps encore ils se disaient, toujours le sourire en coin de bouche, extrêmement surpris que rien n'ait été encore fait à ce sujet. Pourquoi chercher à jouer la surprise quand on sait si bien qu'on leurre? Nos gens disent, eux: "On nous beurre!" —Corr.

Saint-Edouard

Les battages doivent commencer pour de bon ces jours-ci. Ils sont déjà faits en partie à la Croupe du Chien, avec de beaux résultats. En général on ne se plaint pas de la récolte, dans le district.

Sont entrés au Juniorat Saint-Jean d'Edmonton: Roméo Lamothe, Joffre Pomerleau, Joffre et Roland Bourgeois. Au couvent de Saint-Paul; Pauline Marcoux, Claire Pomerleau, Lorette Martin.

Mlle Etiennette Marcoux est de retour d'un voyage au Parc Jasper.

Mlle Robert enseigne à l'école St-Edouard, et Mlle C. Gillis à l'école Roberge.

Mme M. Barthole est à l'hôpital de Saint-Paul.

De passage au presbytère, la semaine dernière: M. le curé Hamelin, prêtre colonisateur, et M. l'abbé Boucher. —Corr.

Morinville

Le 13 septembre courant, M. et Mme Hector Boissonneault faisaient baptiser un fils, Joseph Adalbert Camille. Le parrain a été A. Boissonneault et la marraine Parmélia Rivet.

A été fait enfant de Dieu dimanche dernier, 15 septembre, Joseph, Alexandre Hector, fils d'Edouard Brennies et de Elise Behiels. Le parrain a été Hector Gibeau et la marraine Zulma Gibeau, oncle et tante de l'enfant.

M. Joseph Dagenais, ancien paroissien de Morinville, résidant à Montréal, était de retour en visite chez sa nièce Mme Eugène Brault.

On peut constater, par le chaleureux accueil que lui firent ses nombreux amis, le bon souvenir qu'il a laissé dans la paroisse.

M. Charles De Tonnancour de Détroit, Michigan, est en visite pour un mois chez ses parents.

Mlle Georgina L'Abbé, institutrice, actuellement chez sa mère au village, suivra les cours préparatoires au baccalauréat à l'Université de l'Alberta. Nous lui souhaitons bons succès.

En visite chez M. Auguste Forget, la semaine dernière, J. W. Pigeon et Georges Thibeault d'Edmonton.

De passage au presbytère, Mgr McGuigan, vicaire général et supérieur du grand séminaire d'Edmonton. Le R. P. Lacoste, O.M.I., professeur au grand séminaire.

M. l'abbé Koolen, curé de Saint-Edmond, Calder, et l'abbé Narcisse Chartrand, curé de Brosseau.

M. Eugène Béland est à se construire une maison à côté du garage de M. Hubert Ancil. M. Béland ayant déjà fait ses preuves comme constructeur, sa maison fera belle figure dans notre village.

Tous nos braves cultivateurs sont à battre leur grain, et cette belle température continue au commencement d'octobre la plupart auront terminé.

Un grain de bon sens

Le passé, nos pères l'ont fait; l'avenir, à nous de le faire.

Petites Nouvelles

Ottawa, Ont.—Le département de la Défense Nationale a annoncé que le major-général Panet, C.M.G., D.S.O., adjudant-général de la milice canadienne, se mettra à sa pension le 1er janvier prochain, après avoir servi pendant 38 ans. Il sera remplacé par le brigadier-général A.-H. Bell, C.M.G., D.S.O., actuellement officier-commandant du district militaire No. 2, à Toronto.

—x—

Rome.—L'"Osservatore Romano" signale que des Congrès et des réunions de jeunes gens catholiques ont lieu un peu partout en Italie, notamment à Trieste, où l'évêque et le podestat présidaient l'ouverture et où ont été envoyés des télégrammes d'hommage au Pape et au roi; à Palerme, à Catane, à Arone, où a commencé la Semaine sociale de la Fédération de la Jeunesse du diocèse de Milan; à Asti, enfin, où va également s'ouvrir la Semaine sociale organisée par la jeunesse catholique.

—x—

Ottawa.—S.P.C.—Dans sa page des nouvelles, le "Citizen" déclarait que "avant de quitter Ottawa l'hon. J.-H. Thomas, ministre du Chômage, nia catégoriquement avoir jamais essayé d'enlever Sir Henry Thornton au Canada, pour s'occuper de l'organisation des chemins de fer en Angleterre. "Je ne lui fis jamais de telle proposition", déclara-t-il."

—x—

Toronto. — S.P.C. — L'abbé John E. Burke, C.S., fut élu président de la Catholic Truth Society du Canada, à l'assemblée annuelle de cette société. Le nouveau vice-président est Mme Mary Lyons, d'Ottawa, qui est en même temps présidente de la Ligue des Femmes Catholiques du Canada. L'échevin John F. Boland, de Toronto, fut élu secrétaire général et Charles J. Gilloolyegn, également de Toronto, fut choisi comme trésorier.

—x—

Winnipeg.—S.P.C.—L'hon. Robert Forke, ministre de l'Immigration, parlant jeudi dernier devant une réunion de l'association libérale de Winnipeg, déclarait que des élections générales auraient probablement lieu d'ici 15 mois. Il se dit certain que le gouvernement ne se présenterait pas devant l'électorat d'ici un an. A l'avenir, son département examinera avec plus de soin les immigrants.

—x—

Rome.—P.C.—M. Mussolini a renoncé à sept des huit portefeuilles qu'il détenait, ne gardant que celui de l'intérieur. Dino Grandi, sous-secrétaire aux Affaires Etrangères, prend comme ministre la tête de ce département; le général de Bono devient ministre des colonies; le général Pietro Gotzera, ministre de la guerre; Giuseppe Siriani, ministre de la marine; le général Italo Baldo, ministre de la navigation; M. Bianchi, ministre des travaux publics, et Giuseppe Botai, ministre des corporations. Les nouveaux ministres prêteront serment devant le roi lundi.

Chasseurs en aéroplane

Les billets pour excursions aériennes sont émis par la Western Canada Airways, pour permettre aux chasseurs qui le désirent d'aller reconnaître leur terrain autour du Lac Athabasca. Ces billets sont à la disposition de groupes de quatre personnes et sont vendus à prix réduit. Un groupe de citoyens en vue de notre ville a déjà retenu les siens pour les employer aussitôt que les rapports de la chasse leur indiqueront des conditions favorables.

"Punch" Dickens cherche en ce moment d'autres sites de chasse au cours de sa randonnée au Fort Bonne Espérance avec L. Romanet, gérant du district Mackenzie-Athabasca pour la compagnie de la Baie d'Hudson, qui est en tournée d'inspection. La chasse aux oies s'annonce comme particulièrement abondante cette année.

Dénonciation par le cardinal Bourne

Le Primat d'Angleterre dénonce des idées modernes qui sont le cri de l'instinct.

(Service de la Presse Canadienne)

Londres.—Son Eminence le Cardinal Bourne, primat de l'Eglise catholique en Angleterre, parlant à Albert Hall au cours de la célébration du centenaire de l'acte d'émancipation du centenaire de l'acte d'émancipation catholique, s'est prononcé fortement contre les idées de la société moderne suivant qui sont avancées ici cette semaine au troisième congrès mondial de réforme sexuelle.

Le cardinal a qualifié de "dégradantes pour le saint mariage" ces idées. "L'analyse de tous les motifs émis par des hommes bien pensants et, je le crois, consciencieux, et des cas qu'ils citent dans le but de donner plus de raisons au divorce, aboutissent tous à la même chose, à un cri de l'instinct et à la proclamation de l'impossibilité du contrôle de soi".

L'Union Jack et leurs couleurs papales ont flotté hier sur la cathédrale de Westminster à l'occasion de la célébration du centenaire.

Trouvé: un pigeon voyageur

Un pigeon-voyageur, portant les indications N.W.F.C. (20) 293, s'est échoué, vendredi dernier, à la demeure de M. Bourassa, à Lamoureux. Lorsque celui-ci a découvert l'oiseau, le pigeon avait une patte cassée. M. Bourassa l'a soigné de son mieux et le garde jusqu'à ce qu'on l'ait réclamé.

M. J.-T. Lalonde, de Fort Saskatchewan, a vu l'oiseau tomber près de l'une des granges à la tombée du jour. L'oiseau ne porte aucune autre indication de l'endroit d'où il vient ou de la distance qu'il a parcourue.

Nouvelles de Partout

Millions de dommages par la tempête en France

Marseille.—P.C.—Une tempête violente a fait rage dans le midi de la France vendredi dernier et causé des dégâts se chiffrant probablement dans les millions de dollars. La seule région de Toulon a éprouvé pour $1,000,000 de dommages. Les parties basses de la ville et d'autres centres furent inondés, les communications ferroviaires entre Nice et Marseille coupées, et plusieurs routes rendues impraticables.

—x—

Remaniement d'un cabinet

Rome.—S.P.C.—Benito Mussolini a remanié son gouvernement d'une façon vraiment fasciste en confiant à d'autres la plupart des charges qu'il avait assumées jusque là. La dernière réorganisation du cabinet fasciste remontait au mois de juillet 1928. C'est ainsi qu'au lieu d'avoir huit porte-feuilles, Mussolini n'en aura plus qu'un, celui de l'Intérieur. Il reste premier ministre quand même il va sans dire.

Le nouveau cabinet de Mussolini est remarquable par le fait que trois des célèbres fascistes qui ont dirigé la marche historique sur Rome le 29 octobre 1922 sont devenus ministres de fait. Le général Italo Balbo devient ministre de l'aviation. Michele Bianchi est le nouveau ministre des travaux publics et le général Debono devient ministre des colonies. Après la réorganisation de 1928, le duce détenait 6 porte-feuilles: ceux des affaires étrangères, de l'intérieur, de la guerre, de l'aviation, des corporations et de la marine. Plus tard, il assuma les charges des ministères des colonies et des affaires publiques, ce qui lui faisait 8 port-feuilles sur les 13 du cabinet. La réorganisation du cabinet fasciste qui a été annoncée par décret royal est basée sur le principe émis par Mussolini de changer les meilleurs sujets du parti fasciste à la tête des affaires du pays afin de former un gouvernement d'élite.

—x—

M. J. H. Woods élu président

Calgary.—M. J.-H. Woods a été choisi président de la Chambre de commerce canadienne en remplacement de M. William Birks, de Montréal. On a proposé Toronto comme siège du prochain congrès.

—x—

L'honorable M. MacDonald viendra à Washington

Le premier ministre anglais fera la traversée sur le Berengaria. — La plus grande partie de son temps en conférence avec Hoover.—L'accord virtuellement fait.

Londres.—P.C.—M. MacDonald quittera l'Angleterre le 28 septembre courant sur le "Berengaria" et arrivera à New-York le 4 octobre. Sa visite aux Etats-Unis sera probablement courte—une semaine et peut-être un peu plus. La plus grande partie de ce temps sera consacrée à des conférences avec M. Hoover à Washington. Le premier ministre est attendu en Angleterre pour la rentrée des Chambres à la fin d'octobre. S'il rapporte avec lui un accord anglo-américain pour le désarmement naval, sa position à la Chambre sera incomparablement plus forte qu'elle ne le fut jamais.

On voit maintenant à Londres dans la visite aujourd'hui décidée du premier ministre à Washington, l'indication que l'accord est virtuellement fait entre les deux gouvernements, et que la rencontre des deux hommes d'Etat Hoover et MacDonald n'en sera que la consécration.

Ce que l'on pense de notre journal

L'opinion d'un journaliste sur la "Survivance"

M. Maurice Verreault, directeur de l'Information Financière de Montréal, l'un des meilleurs journaux financiers que nous ayons en langue française, sinon le meilleur nous écrit une appréciation de la "Survivance".

L'auteur du commentaire que nous voulons citer en abrégé, commence d'abord par citer dans son journal l'article que nous avons écrit sur "l'Information Financière, puis il nous dit: "Votre note éditoriale dans votre dernier numéro, est-il besoin de vous le dire, m'a fait un grand plaisir. Je vous en remercie bien sincèrement. Les journalistes, vous devez le savoir, ne sont pas gâtés sous le rapport des compliments. On ne leur dit jamais rien ou, quand on leur parle ou leur écrit, c'est pour leur faire remarquer les erreurs commises. C'est "le métier . . . Veuillez croire que si jamais l'occasion se présente de faire la même chose pour votre journal que c'est avec plaisir que je le ferai. Non seulement je vous le dois mais j'estime que votre journal mérite cela. "La Survivance" est un de ces journaux que j'aime à lire d'un bout à l'autre. Pourtant assez rares sont les journaux qui captivent mon attention au point de les lire en entier. Vous faites une belle oeuvre dans votre district. Continuez votre beau travail.

Je vous remercie encore une fois."

Les relations commerciales

On préconise l'accroissement des relations commerciales dans l'Empire britannique.

Edmonton.—L'accroissement des relations commerciales entre les différentes parties de l'Empire britannique, tel qu'on le préconisait dans une résolution de la Chambre canadienne de Commerce présentée vendredi dernier en notre ville, sera l'occasion, comme le déclarait M. William Butterworth, président de la Chambre américaine de Commerce, d'un développement commercial précieux pour tous les dominions. Cependant il n'y faudrait pas voir, ajoutait M. Butterworth, un signe de l'amoindrissement des relations commerciales des Etats-Unis avec le Canada.

Sous l'influence des développements apportés à son commerce par les circonstances nouvelles, le Canada ressentira de plus en plus le besoin de la copération américaine; il s'ensuivra que les importations américaines de produits canadiens et les importations canadiennes de produits américains croîtront au lieu de diminuer.

Les magasins syndiqués et le commerce de détail

Calgary.—S.P.C.—La menace des magasins syndiqués envers le commerce indépendant n'est pas très grande, selon D. Marvin, économiste de la Banque Royale du Canada, qui a traité devant les membres de la Chambre de Commerce de l'apport des commerces de détail à la prospérité du pays.

M. Marvin croit que le détaillant indépendant courtois, énergique, intelligent, serait capable d'accaparer un volume d'affaires qui pourrait se comparer avantageusement avec celui de n'importe quel "chain store". Il pense aussi que les magasins en série continueront d'exister de pair avec le magasin indépendant.

Des études de statistiques sur les profits réalisés en 1928 par les gros magasins à rayon et par les gros "chain stores" à rayons montre que le grand magasin à rayons sous direction individuelle a fait plus de profits que les "chain stores" à rayons, a dit M. Marvin.

Il déménage

M. Torp, bijoutier, est déménagé à 10346 avenue Jasper, près de chez Thompson & Dynes. Son magasin est maintenant sis dans le centre des affaires à Edmonton.

M. Torp a une expérience de cinq ans dans la fabrication des montres et dix ans d'expérience dans les magasins de bijouterie en Europe.

Veuillez le consulter quand vous aurez besoin de bijouteries pour cadeaux de tous genres. Vous trouverez les plus récents modèles de montres, horloges, et articles d'orfèvres. r.

M. Antonio Trépanier, autrefois de Calder, paroisse Saint-Edmond, vient de nous quitter pour aller travailler dans le sud de l'Alberta. Nous lui souhaitons bonne chance.

LE CANADA S'OPPOSE A L'ASSISTANCE FINANCIERE

Aucune participation à la guerre sans le consentement du parlement canadien.—Sir George Foster propose la négative.

Genève.—S.P.A.—Quoique profondément sympathique à l'objet du traité, le Canada ne peut que s'opposer au pacte projeté afin de venir financièrement en aide aux nations victimes d'une agression de guerre. L'objection du Canada est en réalité la même que celle déclarée contre l'article X de la convention de la Société des Nations.

C'est à sir George Foster que fut confié le devoir de déterminer l'attitude du Canada, et d'en expliquer les raisons. Il déclara que son pays ne pourrait pas consentir à devenir impliqué dans des guerres sans que le parlement canadien y ait auparavant donné son consentement. Le délégué du Canada ajouta que tout en appréciant le projet à sa juste valeur, ce pays a déjà rendu bien claire son attitude concernant les conflits étrangers, et ne veut pas s'en départir. La résolution soumis à l'assemblée de la Société vient en opposition avec l'attitude déjà prise au sujet de sa participation aux guerres étrangères sans le consentement des autorités constituées, le gouvernement et le parlement, et pour cette raison, affirme sir George, le projet n'est pas acceptable par le Canada.

Il fit remarquer ensuite que suivant les termes de cette proposition un seul homme pourrait au Conseil de la Société décider par sa voix si des secours seraient accordés ou non, à un pays victime d'agression, et que cette condition ouvre la porte à des injustices possibles.

Sir George ajouta que pour lui il vaudrait infiniment mieux tenter de résoudre la question de façon négative; il propose que les nations s'engagent à refuser à tout pays signataire du pacte Kellogg et qui deviendrait agresseur, les crédits, les matériaux et autres éléments nécessaires pour faire la guerre.

Une fillette se promène avec son grandpère.

—Quel âge as-tu, demande celui-ci? — J'ai cinq ans. — Sais-tu tes lettres? — J'en sais cinq. — Cinq! ce n'est pas beaucoup. — Et vous grandpère, vous en savez beaucoup de lettres. — J'en sais vingt-cinq, dit le grand'père, en riant. — Ah! . . . — Quel âge avez-vous, grand'père? — J'ai soixante-quinze ans, ma petite. — Pourquoi que vous ne savez pas soixante-quinze lettres?

Le rendement de la récolte aux environs de Lamoureux est de 20 à 25 minots de l'acre. Sur de la terre neuve cependant on récolte jusqu'à 50 minots à l'acre.

Et nous? 90 p.c. des fermiers danois sont membres de 1 à 7 sociétés coopératives.

POUR NOS FERMIERS

Les Danois ne travaillent pas comme des isolés, des gens qui se regardent jalousement.

Les prix du marché

Prix à Edmonton

Blé—	
No. 1 Nord	1.29
No. 2 Nord	1.26
No. 3 Nord	1.23
No. 4 Nord	1.15
No. 5 Nord	1.00
No. 6 Nord	.79
Fourrage	.65
Avoine—	
No. 2 C. W.	.56
No. 3 C. W.	.53
Orge—	
No. 3 C. W.	.56
No. 4 C. W.	.51
Seigle—	
No. 2 C. W.	.88
No. 3 C. W.	.83

Prix à Vancouver

Blé—	
No. 1 Nord	1.45½
No. 2 Nord	1.42½
No. 3 Nord	1.39½
No. 4 Nord	1.32½
No. 5 Nord	1.20½
No. 6 Nord	1.06½
Fourrage	.97½

Prix à Winnipeg

Blé—	
No. 1 Nord	1.49¾
No. 2 Nord	1.46¾
No. 3 Nord	1.43⅞
No. 4 Nord	1.36¾
No. 5 Nord	1.28¾
No. 6 Nord	1.02½
Fourrage	.85
Avoine—	
No. 2 C. W.	.69⅝
No. 3 C. W.	.66⅝
Fourrage	.64½
Orge—	
No. 3 C. W.	.74½
No. 4 C. W.	.68½
Fourrage	.56½
Seigle—	
No. 2 C. W.	1.08¾
No. 3 C. W.	1.03¾
Bétail—	
Taures de choix	7.75 à 8.25
" ordinaires	7.25 à 7.75
Veau de choix	10.00 à 11.00
" bonne qualité	9.00
" " commune	5.00 à 7.00
Bouvillons (steers) de choix	8.25 à 8.75
Bouvillons qualité ordinaire	7.50 à 8.25
Boeuf de choix	6.75 à 7.00
" ordinaire	6.25 à 6.75
Mouton	9.00 à 11.00
" de l'année	5.00 à 6.25
Agneau de boucherie	9.00 à 10.00
Porc de choix	13.25
" ordinaire	12.75
(Ces prix sont préparés le mardi soir)	
LAIT	2.70
Crème—	
Spéciale	.36
No. 1	.34
No. 2	.30
Oeufs—	
Extra	.32
Frais	.30
2e qualité	.20
Communs	.18

Ces prix nous sont fournis par la Woodland Dairy Co.

Résultats donnés par le drainage

(Notes des fermes expérimentales)

Dans les districts nouvellement colonisés, une bonne partie des récoltes souffre beaucoup du fait que l'eau ne s'égoutte pas bien; il n'y a pas de drainage ou de système d'égouttement de surface.

A la Station expérimentale fédérale de Kapuskasing, Ontario, nous avons conduit une expérience pendant un certaine nombre d'années pour comparer les résultats donnés par une terre drainée et une terre non drainée. Nous avons choisi pour cette expérience 20 acres de terre argileuse, uniforme, qui avait dans chaque moitié, un peu de tourbe, peu profonde. Dix acres de cette étendue ont été drainés en 1921; les dix autres ont été laissés non-drainés, et toute l'étendue est cultivée de la même façon sous un assolement de quatre ans. Voici les rendements moyens à l'acre que chacun de ces champs de dix acres a donnés jusqu'ici.

Tournesols, champ drainé, 11.85 tonnes, non drainé 7.48 boisseaux, non ka, champ drainé 36.7 boisseaux, non drainé 32.4. Foin, champ drainé 1.85 tonnes, non drainé 1.65. Ce qui équivaut à un pourcentage moyen d'augtation de 36.9 pour les tournesols, de 11.7 pour l'avoine et de 10.8 pour le foin.

Les plantes vivaces

Le mois de septembre est le mois des plantes vivaces. Les nouveaux plants semés en graines en juin ou en juillet de cette année sont maintenant tout prêts à être transplantés dans une plate-bande spéciale. On prendra soin de couvrir leurs racines avec des feuilles sèches ou de la paille et de bien égoutter le sol pour qu'elles résistent aux rigueurs de l'hiver. Aussitôt que les grandes chaleurs sont terminées et que le sol reste toujours humide, il faut diviser les vieilles plantes vivaces et les tailler. Les plantes qui n'ont pas été touchées depuis 4 ou 5 ans donneront de meilleurs résultats l'an suivant; si on les transplante et si on divise leurs racines. Leurs bulbes ne doivent être qu'à un ou deux pouces de la surface du sol.

Il faut faire de même pour les pivoines qui fleurissent peu quand elles sont plantées trop profondément.

Edmonton.—D'ici deux ans le fil téléphonique courra de Vancouver à Halifax, tout en territoire canadien. On peut déjà se téléphoner d'une province à l'autre par fil canadien, mais pour les grandes distances il faut recourir aux fils américains.

Les 72 délégués venus à Jasper pour la convention annuelle de l'Association téléphonique du Canada ont élu président James Hamilton, administrateur de la British Columbia Telephone Co'y, Vancouver.

François et Baptiste . . .
Ça paye . . . et ça ne paye pas

L'ami François appartient, corps et âme, à cette classe de cultivateurs, trop nombreuse encore parmi nous, gens très respectables assurément, mais partisans obstinés de l'immuable routine. De même son père, d'heureuse mémoire, cultivait sa terre il y a un demi-siècle, de même François la cultive encore aujourd'hui, avec cette différence toutefois que grâce à l'épuisement graduel du sol, il en retire à peine le quart de ce qu'elle produisait il y a cinquante ans. Pour lui, le fumier est une nuisance qu'il demande aux pluies du ciel de réduire et d'emporter autant que possible; le labour qu'il donne à sa terre s'appellerait à plus juste titre du nom de "grattage"; les semences qu'il emploie ne sont pas précisément de celles qui obtiennent les plus hauts prix, et l'aspect de ses champs, à l'approche de la récolte, est peu propre, comme bien vous pensez, à ranimer le courage de leur malheureux propriétaire.

Passons maintenant chez le voisin Baptiste. Celui-ci sait comprendre que la terre ne donne rien pour rien, et depuis longtemps il s'est appliqué non seulement à maintenir, mais à accroître la fertilité de son champ. Par des labours énergiques, par des façons données à propos, il l'a ameubli à une grande profondeur, facilitant ainsi sa pénétration par l'air, la chaleur et la pluie; les racines des plantes y trouvent de la place et s'y développent à plaisir. Le fumier, il le regarde comme la matière première de ses récoltes et il ne se pardonnerait point d'en laisser perdre la moindre parcelle. Il le tient dans sa cour à l'abri des rayons du soleil qui le dessèchent et des averses qui le lavent et en emportent l'essence. Il apporte le plus grand soin à protéger ses champs contre l'envahissement des plantes nuisibles, et à cet effet, il varie sagement ses récoltes, faisant toujours précéder une plante salissante et épuisante, d'une plante nettoyante et améliorante. Dans son assolement qu'il suit avec régularité, il accorde la plus large part aux plantes fourragères qui nourrissent les bestiaux et produisent le fumier. En un mot, il cultive selon les règles d'une saine pratique, et lorsque vient le temps de la moisson, ses attelages gémissent sous le poids du travail, et ses granges sont trop peu larges pour recevoir ses récoltes.

—Le "DROIT".

LA PAROISSE DE SAINT-PIERRE A SON BUREAU DE COLONISATION

Une initiative heureuse pour faire connaitre l'un des plus beaux centres canadiens-français du Manitoba et lui faire donner son plein rendement.

On nous demande de reproduire dans la "Survivance" l'article ci-dessous. Nous le faisons avec plaisir, convaincu que plusieurs des réflexions faites au sujet du Manitoba, s'appliquent à notre province.

Pendant les jours du congrès, on a dit qu'il ne fallait pas quitter les terres du centre de la province, pour aller s'emparer de celles du nord, si fertiles fussent-elles.

Gardons à tout prix les vieilles terres et n'allons au nord que lorsque les trop nombreux fils auront pris toutes les terres du sud ou centre de la province.

Puis ce comité de colonisation formé là-bas ne dit-il rien à nos cultivateurs. On sait qu'au cours du congrès de l'A.C.F.A., M, l'abbé J A. Normandeau, vieux vétéran de la colonisation, suggérait, proposait même, la formation d'un comité de vigilance pour les vieilles paroisses.

C'est une résolution du congrès. Y a-t-on donné suite en certains endroits? Il faudrait pourtant le faire.

Allons au plus pressé et qu'on lise ce qui vient de se faire au Manitoba. Les idées viendront après lecture faite, de l'initiative de nos amis Franco-manitobains.

Gardons nos vieilles terres et poussons nos fils vers le nord. C'est le mot d'ordre qu'il faut répéter cette année:

Saint-Pierre-Jolys, Man.—Grand émoi dans la paroisse! On y parle partout d'un nouveau-né extraordinaire. Malgré ses cinquante ans d'existence, Saint-Pierre n'en a pas encore vu de pareil. Depuis toujours, mais surtout en ces dernières années, il est question de colonisation: "Les avantages du homestead! La richesse du sol de la Rivière de la Paix! Les belles récoltes de l'Alberta! La vie plantureuse des agriculteurs de la Saskatchewan!" Ces thèmes et d'autres semblables nous sont familiers. Le zèle et l'éloquence de nos agents de colonisation se sont employés à faire ressortir tout ce qu'il peut y avoir d'attrayant en ces choses, et il ne faut pas les en blâmer.

On peut cependant regretter parfois que plusieurs se laissent prendre au mirage au point de perdre de vue les sages conseils glissés par-ci par-là: "Il ne s'agit pas de dépeupler les vieilles paroisses; commençons par remplir les cadres des centres déjà existants; rayonnons autour d'eux; faisons tache d'huile; profitons de la déconfiture ou du découragement des compagnies américaines et canadiennes qui jettent sur le marché, à des prix dérisoires, des milliers d'acres de terrain situé au sein de nos vieilles paroisses ou sur leurs confins."

Depuis un quart de siècle, combien de jeunes gens et de chefs de famille,—et nous ne parlons pas en ce moment de ceux qui désertent les campagnes pour les villes—comme pris de vertige, se sont éloignés des centres catholiques et français en bonne voie de formation pour se jeter dans la vie toujours laborieuse, souvent aventureuse des pionniers de la colonisation. Sans y être forcés par les circonstances, ils se sont privés et ont privé leurs descendants d'avantages nombreux et tout acquis, alors que des étrangers, sans le sou et sans l'expérience des choses du pays, mais clairvoyants et courageux, se taillaient de jolis domaines et se faisaient une vie aisée presque à l'ombre de nos clochers.

Pourquoi cet état de choses, se demandaient des esprits réfléchis, à St-Pierre comme ailleurs. Pourquoi nous laisse-t-on? Pourquoi les colons canadiens--français de l'extérieur nous passent-ils si régulièrement par-dessus le dos? Notre paroisse est l'une des plus belles de la province. Nous avons une magnifique église, un couvent des Soeurs des SS. Noms de Jésus et de Marie. Notre sol est l'un des plus riches de tout l'Ouest. Nous avons de bons chemins, des canaux d'égoût à peu près partout où la chose peut être utile en temps pluvieux. Notre population est homogène. Depuis nombre d'années, dans nos six districts scolaires, commissaires et membres du personnel enseignant sont catholiques de langue française. La culture mixte est rendue extrêmement facile et avantageuse, grâce aux puits artésiens que l'on peut creuser partout et qui donnent une eau excellente. Nous avons trois crémeries et une fromagerie fort prospères. Le chemin de fer de notre région est le premier du Manitoba. Nous sommes à trente-cinq milles du marché de Winnipeg. Dans notre village il y a toutes les institutions que l'on peut y désirer.

Et cependant, dans les limites de la paroisse et tout autour de nous, il y a des milliers d'acres de terre, des fermes de toutes grandeurs, de toutes conditions, que l'on peut louer ou acheter—que des compagnies sont en train, paraît-il, de faire passer à des étrangers, sans que l'on fasse attention à nous parmi ceux des Canadiens-français qui se déplacent!

D'où vient cette anomalie? L'une des causes, pense-t-on, c'est qu'ici, comme en bien d'autres endroits, on a manqué d'initiative locale. On ne s'est pas assez occupé de ses affaires. On a trop laissé aux autres le soin de faire connaitre sa propre région. Il n'en serait plus ainsi, si Dieu prête vie à notre "nouveau-né", au "Bureau de Colonisation de Saint-Pierre". Nous pourrons surveiller nous-mêmes nos intérêts et y travailler.

Le comité de direction de ce "Bureau de Colonisation de Saint-Pierre" est composé d'hommes d'affaires qui ont déjà fait leurs preuves. Avec M. Ernest Hébert comme président, M. Georges Renuart comme secrétaire, MM. Noël Bougard, Eugène Turenne et Jules Couture comme conseillers, vendeurs et acheteurs pourront compter sur des intermédiaires aussi désintéressés que loyaux et éclairés. Et voilà pourquoi l'on salue avec tant de bonheur la naissance de ce bureau.

Estimations préliminaires de la récolte de céréales

Pour le Canada, la moyenne de rendement en boisseaux à l'acre est comme suit, les chiffres définitifs de l'an dernier paraissant entre tirets: blé d'automne 26.5—24.5; blé de printemps 11.1—23.5; tout blé 11.6—23.5; avoine 22.8—34.4; orge 18.0—27.9; seigle d'automne 15.3—17.3; seigle de printemps 12.5—17.6; tout seigle 14.4—17.4; graine de lin 5.7—9.6. Les productions totales en boisseaux, calculées d'après ces moyennes appliquées aux emblavures sont comme suit, les chiffres définitifs de l'an dernier suivent le tiret: blé d'automne 22,066,000—20,054,000; blé de printemps 271,726,000—546,672,000; tout blé 293,792,000—566,726,000; avoine 284,588,000—452,153,000; orge 106,201,000—136,391,400; seigle d'automne 10,189,000—10,378,000; seigle de printemps 4,102,500—4,239,700; tout seigle 14,291,500—14,617,700; graine de lin 2,159,000—3,614,400.

LE DECHAUMAGE

(Notes des fermes expérimentales)

On peut faire germer les graines de mauvaises herbes annuelles et détruire les jeunes plantes qui lèvent en labourant le gazon de foin et de pâturage vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne, et en faisant passer la herse à disques à plusieurs reprises après le labour jusque vers la fin de l'automne. S'il y a des mauvaises herbes vivaces, comme le chiendent par exemple, on devra labourer le gazon à une profondeur d'environ cinq pouces et faire suivre immédiatement ce labour par un léger disquage pour empêcher la terre de se prendre en croûte. On donnera ensuite deux ou trois disquages, à intervalles d'une semaine, pour rompre le gazon. Une fois le gazon pourri, on fait passer le cultivateur. de préférence le cultivateur à dents raides, tous les huit ou dix jours, jusqu'à la fin de l'automne.

Si la terre à nettoyer est un chaume de grain, il peut ne pas être nécessaire de la labourer après que le grain a été enlevé; on pourra mettre en marche immédiatement le disque ou cultivateur et scarifier le sol fréquemment pendant le reste de la saison de végétation.

Après que toutes les façons culturales auront été faites, on labourera la terre vers la fin de l'automne pour la laisser en tranches dressées tout l'hiver. On y sèmera, le printemps suivant, une récolte sarclée à laquelle on donnera de bonnes façons d'entretien pour détruire les mauvaises herbes qui restent.

Le succès de ces façons culturales dépend beaucoup du temps qu'il fait vers la fin de l'été et en automne; elles devraient beaucoup aider à détruire les mauvaises herbes si la saison n'est pas trop humide.

W. C. HOPPER.

La plantation des tulipes

(Notes des fermes expérimentales)

Le meilleur moment pour planter les tulipes est lorsque les bulbes sont mûres et que le sol est en bon état; ce moment, dans les Prairies, est entre le mois d'août et l'arrivée des grandes gelées. Cependant, comme la place réservée aux tulipes dans les jardins est généralement occupée par des plantes qui fleurissent en été, il faut attendre, pour faire la plantation, que ces plantes d'été soient fauchées par la gelée ou qu'elles aient fini de fleurir; ce qui est en octobre en général. On peut alors enfouir à la bêche un peu de fumier bien pourri pour fournir de la nourriture aux bulbes et aux plantes de l'été suivant.

Il existe bien des formes ou bien des groupes de tulipes de jardin qui ont chacun des caractères spéciaux et l'on devra tenir compte de ces caractères en faisant la plantation. Nous nous contentons dans cet article de mentionner trois des formes préférées: la tulipe simple hâtive, la tulipe double hâtive et la Darwin. Disons ici que la tulipe fait d'autant plus d'effet lorsqu'elle est plantée en masses de couleurs distinctes; et on ne plantera donc qu'une ou au plus deux couleurs en contraste dans les parterres de fleurs et les petites plates-bandes.

A la station expérimentale de Morden les tulipes simples hâtives sont plantées dans une plate-bande abritée, en plaques de formes variables et de la grandeur convenable pour recevoir le nombre de bulbes que l'on a de chaque variété. Chaque plaque a un contour distinct et s'harmonise dans l'ensemble. Après que le terrain est marqué dans la forme désirée on met les bulbes en place ensuite le centre à la même distance, en lignes espacées de neuf pouces. Lorsque tous les bulbes sont mis sur le sol, on commence à planter, à partir d'une extrémité de la plate-bande; on enfouit chaque bulbe à la truelle à quatre pouces plus bas que la position qu'ils occupaient à la surface.

La tulipe double hâtive peut être traitée de la même façon, mais comme sa période de floraison sur les Prairies est plus tardive, il vaut mieux pour cette raison la planter seule. Les Darwins, qui fleurissent entre la première et la troisième semaine de juin, sont peut-être les meilleures de toutes. Leurs tiges élevées et leur ton riche les font rechercher pour la décoration. Il vaut mieux, à cause de cela, les planter dans une partie du jardin où l'effet ne sera pas gâté par la disparition graduelle des meilleures fleurs, car la tentation de les couper est toujours irrésistible. Les plantes à pousse vigoureuse et dont les tiges atteignent parfois deux pieds et demi de hauteur demandent à être plantées à six pouces d'écartement, en lignes distancées de quinze pouces l'une de l'autre. Elles font aussi un très bel effet lorsqu'elles sont plantées par petits groupes dans la bordure de fleurs vivaces.

Lorsque la terre est légèrement gelée à l'automne, une couverture de paille ou de litière d'étable de six pouces d'épaisseur protège les tulipes contre les vicissitudes de l'hiver et du commencement du printemps.

Wm. GODFREY,
Station expérimentale fédérale,
Morden, Man.

Prix de revient des oeufs

(Notes des fermes expérimentales)

La station expérimentale de Scott a cherché à connaitre le prix de revient des oeufs pondus par les poulettes pendant l'hiver. Entre novembre 1927 et mai 1928, 200 poulettes Rock Barrées ont été nourries et les oeufs ont été vendus à mesure qu'ils étaient pondus. Le coût total de la nourriture a été de $216.00 et il a été pondu 18,920 oeufs, qui se sont vendus $508.00. Le bénéfice net, déduction faite du coût de la nourriture, a été de $292.00 ou $1.46 par oiseau. Le prix de revient d'une douzaine d'oeufs en nourriture a été de 13.7 cents.

Les poulettes employées appartenaient à une espèce élevée en vue de la ponte. Elles étaient nées vers le 1er mai. Le système d'alimentation régulièrement employé à la station de Scott est le suivant:

Pâtée sèche

Parties égales par poids de gru rouge—petit son,—de son, d'orge moulue, d'avoine moulue, et de déchets de boeuf. A chaque cent livres du mélange on ajoutait un quart de livre de sel et 2½ livres de charbon de bois fin. La pâtée sèche est tenue devant les oiseaux dans une trémie, dans le poulailler. Par les très grands froids on humecte une partie de la pâtée et on la donne chaude dans une auge, mais pas plus à la fois que les poules ne peuvent en consommer en cinq minutes environ. Pendant la saison d'élevage on ajoute deux pour cent d'huile de foie de morue à la pâtée sèche afin d'améliorer la fécondité des oeufs et la vitalité des poussins. Le grain jeté dans la litière se compose de quatre partie de blé ou de criblures de blé pour une partie d'avoine et une partie d'orge. On jette dans la litière chaque soir seize livres de ce grain par cent oiseaux.

La verdure employée se compose d'une betterave fourragère ou d'un chou que l'on suspend au mur pendant une température modérée. Lorsqu'il fait froid, on distribue de l'avoine germée à 10 heures du matin tous les jours, à raison de 8 ou 10 livres par cent oiseaux.

Échos de la Presse

La démission du gouvernement

Comme il fallait s'y attendre, le gouvernement libéral a été défait à 7 voix de majorité et a démissionné. Anderson a constitué un ministère. C'était un dénouement inévitable.

Le gouvernement qui disparait, ne nous a jamais accordé de faveurs, mais il s'est efforcé de se montrer juste et équitable. A ce titre, il nous sera permis de regretter sa disparition. Nous n'avons rien à ajouter à l'article que nous écrivions au lendemain des élections.

Ni nos associations, ni notre journal, n'ont jamais fait de politique et nous n'avons pas l'intention d'en faire. Nous avons combattu les candidats de Anderson, parce que ceux-ci étaient soutenus par le "Star" de Régina, qui a fait contre nous la plus abominable et la plus dégradante des campagnes, comme ils étaient soutenus par le Ku Klux Klan. Nous les avons combattus parce que plusieurs des principaux lieutenants du parti conservateur ont fait des déclarations, qui nous ont fait craindre pour l'enseignement religieux dans nos écoles et pour l'enseignement du français. Nous les avons combattus parce que le programme conservateur, en ce qui concerne le port des habits religieux dans les écoles, nous parait dangereux et sectaire, mais nous sommes prêts à nous montrer impartiaux et à rendre toute justice au nouveau gouvernement.

Dans un discours récent, Anderson a dit que ceux qui l'avaient accusé d'intolérance, ne tarderaient pas à être les meilleurs amis de la nouvelle administration. Nous ne demandons pas mieux que de le croire. Nous ne voulons dominer personne, mais dans ce pays dont l'histoire se confond avec celle de notre race comme Canadiens-français, nous ne voulons pas être traités en parias et nous n'accepterons ni la disparition de l'enseignement religieux dans les écoles publiques ni l'enseignement du français. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet.

En attendant, nous répétons encore que nous jugerons le nouveau gouvernement à l'oeuvre et cela sans parti pris. S'il nous fait la guerre ouvertement ou non, nous le combattrons de toutes nos forces: s'il nous rend justice, nous le proclamerons bien ouvertement.

Raymond DENIS,
Président général des Associations nationales canadiennes-françaises de la Saskatchewan.

—Le Patriote, Prince-Albert, Sask.

* * *

Il faut aimer sa langue, dit un Américain

"Un citoyen américain devrait faire usage de l'anglais dans ses relations quotidiennes; mais chacun devrait CHERIR sa langue maternelle, **surtout les gens de langue française.** Un article écrit en français est assuré de plaire."

Ces paroles ne sont pas de nous, mais de M. George-W. Wood, éditeur-en-chef du Lewiston Daily Sun. Elles ont paru mercredi et nous nous serions reproché de ne pas les faire connaître au public franco-américain.

Nous en sommes d'autant plus heureux qu'il nous arrive fréquemment, et pour cause, de ne pas partager l'opinion du confrère même sur des questions de nationalités.

Toutefois, nous reconnaissons que l'éditeur Wood est sincère et franc et qu'il a la conviction de ses idées.

Bien qu'il lui arrive assez peu souvent de nous faire des compliments, —chose à laquelle il n'est pas tenu d'ailleurs—, M. Wood connait notre élément et assiste quelquefois à certaines de nos représentations dramatiques ou musicales.

Et M. Wood, par la voix du journal qu'il représente, déclare formellement que "tout Américain doit se servir de l'anglais mais doit aussi "chérir" sa langue maternelle, surtout dans le cas des personnes de langue française".

Il va plus loin et espère que notre élément aura assez d'ascendant sur nos concitoyens yankees pour leur faire admirer l'art littéraire français tout comme nous avons réussi en ce qui concerne nos talents musicaux.

Voilà des déclarations qui devraient aller droit au coeur de notre élément. Elles nous sont une salutaire leçon et un encouragement.

Comment, en effet, pourrions-nous nous permettre, nous Franco-Américains, d'abandonner notre langue, lorsque les Yankees nous supplient de la conserver, de la chérir?

Comment oserions-nous nous montrer indifférents à l'égard d'une langue, la nôtre, qui ne peut que plaire, au dire même d'écrivains qui ne sont pas de notre nationalité?

Comment pourrions-nous rougir de la langue française, la nôtre, et qui, récemment, faisait dire—en français —à M. William-R. Castle jr., assistant-secrétaire d'Etat à Washington: "Vous possédez un grand avantage sur nous en parlant les deux langues. La langue française est beaucoup plus exacte que la langue anglaise. Si le président Wilson avait écrit en français ses quatorze points, il n'aurait jamais été mal compris."

—L'Etoile, Lowell, Mass.

* * *

Concentration

Peu à peu le mouvement de concentration gagne du terrain dans l'industrie canadienne. Déjà il a atteint la fabrication du papier: Abitibi Pulp, Canada Power & Paper et quelques autres entreprises de même envergure en ont été le résultat. Dans l'industrie métallurgique, il pénètre chaque jour davantage, et dans l'industrie hydroélectrique également.

La dernière fusion d'importance est celle qui vient de se réaliser par l'entremise de deux puissantes maisons financières. La nouvelle entreprise—la Federal Grain—groupe 9 sociétés identiques, possédant en tout 339 élévateurs ruraux et des élévateurs de ports d'une capacité globale de 7,500,000 boisseaux. Voilà une affaire considérable, qui permettra, comme on dit toujours en pareil cas, de faciliter les expéditions et d'assurer à l'ensemble une meilleure administration.

Malgré le nombre sans cesse croissant des fusions de ce genre, l'opinion, au Canada, ne semble pas encore s'en émouvoir, alors qu'aux Etats-Unis la moindre d'entre elles soulève immédiatement des protestations et provoque des enquêtes officielles. Notre indifférence est-elle un bien? est-elle un mal? C'est évidemment affaire d'opinion, car le régime interventionniste, auquel nos voisins accordent tant d'importance, ne produit guère de résultats pratiques. Destiné à enrayer le trust, c'est-à-dire la mainmise d'un groupe sur une production particulière, il n'empêche pas grand'-chose. Si en théorie la loi interdit les manoeuvres visant à la création de ce que les Américains appellent **trust, combine, merger, super-trust,** suivant le cas, en pratique il y a de nombreuses exceptions. N'annonçait-on pas récemment, par exemple, la fusion de sociétés d'aviation au capital global de $70,000,000? Un peu plus tard, c'était la formation d'une maison d'alimentation capitalisée à $500,000,000 et englobant un grand nombre d'autres établissements. Dans ce domaine comme en beaucoup d'autres, il est bien difficile d'empêcher qu'une loi de restriction ne soit violée sans même que le gouvernement puisse intervenir. Sans parler des "contrôles" obtenus par achat d'actions et qui laissent subsister en apparence les anciens organismes, il est des subtilités d'interprétation qui rendent presque impossible l'application de la loi.

—L'Economiste canadien,
Montréal, Qué.

* * *

L'annuaire de la statistique

Voici un article du "Nouvelliste" qui rejoint singulièrement ce que la "Survivance" a déjà écrit sur le même sujet.

Nous venons de recevoir "The Canadian Year Book 1929". Nous attendons "l'Annuaire du Canada 1929" qui en est l'édition française. Si le passé se répète, nous devons l'attendre au moins plusieurs mois.

L'Annuaire du Canada est un intéressant bouquin parce que très varié dans la gamme de ses renseignements officiels. Dans la première catégorie se trouvent ceux qui traitent de la géographie canadienne, de notre flore, de notre faune, de notre histoire et de nos évolutions continuelles. Dans la seconde catégorie l'on peut placer tout ce qui a trait à notre population, les statistiques démographiques, sur l'immigration, l'agriculture, l'industrie forestière, l'industrie manufacturière, le commerce, les pêcheries, les pouvoirs hydrauliques, nos importations et nos exportations, la navigation, le travail, les finances, l'hygiène, l'instruction.

Ces questions offrent autant d'intérêt pour la population de langue française que pour celle de langue anglaise.

Le ministre du commerce veut renseigner la population canadienne. Pourquoi retarde-t-il alors de plusieurs mois la publication de la version française?

Plusieurs ministres fédéraux trouvent moyen de publier en même temps versions anglaise et française. Pourquoi M. Malcolm ne pourrait-il pas faire de même? M. Euler publie un bulletin sur le revenu national. Les deux versions voient le jour ensemble. Ça ne coûte pas plus cher au pays. Et d'ailleurs cela coûterait-il plus cher que ce ne saurait être une raison acceptable de nous donner un traitement inférieur.

Le gouvernement fédéral trouve parfois que la presse française se fiche passablement de la prose de ses ministères. Il n'a qu'à s'en prendre à lui-même. Quand ça vient en anglais, ça va tout droit au panier à déchets Le seul moyen de bénéficier de la publicité de la presse de langue française, c'est de lui servir de la copie française. La prose du ministère fédéral de l'agriculture a aujourd'hui ses entrées dans la presse française d'un bout à l'autre du pays parce qu'il n'hésite pas à se servir du français et qu'il ne fait pas tenir la version française en retard sur la version anglaise.

—Le Nouvelliste,
Les Trois-Rivières, Qué.

* * *

Rôle du radio

Il y a, aujourd'hui, peu de foyers dans lesquels on ne trouve la présence d'un appareil de radio.

Il n'y a sûrement pas de collaborateur éducationnel plus efficace pour atteindre la masse que celui-là. On comprend facilement tout le bien qu'on peut retirer si on a le bon esprit de l'employer pour des fins utiles. Mais combien le radio devient une plaie pour le plus grand nombre quand on ne s'en sert, comme on tend malheureusement à le faire aujourd'hui, que pour des fins de bas mercantilisme.

Le radiophile qui ouvre son appareil, le soir, dans l'espoir d'écouter un beau concert et qui se voit crier dans les oreilles que telle ou telle compagnie spéciale dans les déménagements, que telle compagnie d'automobile lance un concours de popularité à seule fin d'annoncer sa voiture, que tel remède est miraculeux pour telle ou telle affection; ou bien que le concert de la soirée est donné par telle sucrerie, qui entremêle les morceaux de jazz affreux avec une vulgaire annonce de chocolat ou de friandises propre à développer le péché de gourmandise, dans de telles conditions, le radiophile maugrée contre le radio plutôt qu'il ne le considère comme un passe-temps agréable.

Cette vulgaire et méprisable publicité ne saurait plaire à tous ceux qui se sont procuré des appareils assez dispendieux dans l'espoir d'écouter quelque chose qui élève, qui instruit, mais non des boniments destinés à faire connaître un remède contre les cors ou un produit arrêtant la chute des cheveux. Il y a assez de ces sornettes pour nous les faire tomber tous . . .

Dans de telles conditions, on admettra que le radio n'est plus un médium d'éducation populaire, mais un vulgaire instrument mis à la disposition des hâbleurs, trop intéressés à vendre de la pacotille. Prenons garde de ne pas détruire ainsi les bienfaits de la radiophonie dont le rôle devrait être tout autre. La masse des radiophiles finira par se décourager de ce mercantilisme à outrance qui enlève l'une de ses plus belles récréations, et elle cessera de regarder la radiophonie comme un précieux auxiliaire dans le mouvement éducationnel des masses.

—L'Opinion Publique,
Worcester, Mass.

Les réserves mondiales d'or

Le "Federal Reserve Bulletin", organe de la banque fédérale de Washington vient de publier le montant des réserves d'or des quarante principaux pays, de 1913 à 1928. Ce tableau ne représente que l'or possédé par les banques d'émission.

En 1913, l'or total de ces 40 pays représentait 4,830,867,000 dollars, dont les Etats-Unis détenaient 1,290,420,000, soit environ 27 pour cent. Les réserves sont allées en croissant jusqu'en 1928. En 1922, les réserves d'or atteignaient 9,514,293,000 dollars dont les Etats-Unis avaient 42 pour cent environ. En 1928, l'on était passé à 9.981 millions de dollars, les Etats-Unis en possédant 37 pour cent seulement.

Après les Etats-Unis venaient en 1920, la Grande-Bretagne avec 762 millions de dollars, la France avec 690 millions, le Japon 550 millions, l'Espagne et l'Argentine 470 millions, l'Allemagne et les Pays-Bas 260 millions, l'Italie avec 200 millions.

En 1928, la situation se rétablit ainsi: les Etats-Unis possédaient 3,752,-856,000 dollars, la France 1,250 millions, la Grande-Bretagne 750 millions, l'Allemagne 650 millions, l'Argentine 610 millions, le Japon 540 millions, l'Espagne 495 millions, l'Italie 265 millions.

Ces chiffres semblent donc montrer, sauf pour les Etats-Unis, une politique monétaire de renforcement de la base-or.

Tournées de concerts

Sous les auspices du Pacifique Canadien

On assistera cet automne à l'inauguration d'un mouvement musical, dont la portée sera considérable au Canada. Il consistera en une série de six concerts, organisés sous les auspices du Pacifique Canadien et ayant pour but de mettre en vedette les compositions musicales d'auteurs canadiens et britanniques, ainsi que les talents de nos artistes. L'idée de ces concerts, née des grands festivals tenus par le Pacifique Canadien à Québec, Winnipeg, Banff, Vancouver et Victoria, marque une étape mémorable dans l'histoire de la musique en ce pays, et l'on doit féliciter les autorités de la grande compagnie de transport pour sa mise à exécution.

Chacun de ces six concerts sera successivement donné à Toronto, Winnipeg, Régina, Calgary, Vancouver et Victoria. Au nombre des artistes qui y prendront part, on remarque Marjorie Kennedy Fraser, l'interprète des chants des îles Hébrides; John Goss, chanteur de chansons de marins; Rodolphe Plamondon, ténor canadien-français, qui se distingua à l'Opéra de Paris; Stanley Maxted, ténor de Montréal; le Quatuor Hart House de Toronto, et plusieurs autres musiciens et chanteurs de réputation internationale, qui auront ainsi l'avantage de faire valoir leurs talents devant des auditoires d'élite.

Le premier concert sera celui donné par Marjorie Kennedy Fraser. Ce concert sera d'abord donné à Victoria en septembre. Le deuxième de la série sera celui de Stanley Maxted, ténor et de Mary Frances James, soprano, débutant à Toronto en novembre. Le troisième sera interprété par Florence Hood, violonniste, Jean Rowe, soprano et Winnifred MacMillan, pianiste, en fin de novembre à Toronto. Le quatrième sera celui de John Goss, baryton anglais, à Victoria en janvier, après le Festival de Musique de Mer de cette ville. Le cinquième concert sera donné par la Hart House Quartette, en mars à Toronto. Le sixième sera rendu par Rodolphe Plamondon, ténor canadien-français et son fils Lucien Plamondon, violoncelliste, en avril, débutant à Toronto.

L'intérêt suscité dans le public par ces tournées musicales est tel, que les organisateurs songent à ajouter d'autres villes à celles déjà mentionnées.

—Comm.

Stabilisation des armements

Le bruit se répand à Genève que Londres et Washington ne veulent pas désarmer.

UNE CONFEDERATION

Genève.—S.P.C.—Le bruit se répand ici que les pourparlers entretenus par la Grande-Bretagne et les Etats-Unis au sujet des forces navales ne signifient pas nécessairement une réduction des armements, mais leur stabilisation.

Le premier ministre Briand, de France, a eu une longue entrevue avec le premier ministre MacDonald, de Grande-Bretagne, et le très honorable M. Arthur Henderson, secrétaire du Foreign Office. Ils ont abordé principalement le projet de reviser le pacte de la Ligue et de le renforcer en incorporant le pacte Kellogg-Briand contre la guerre.

M. Briand a révélé que dans le discours qu'il doit prononcer il fera mention de son plan de constituer une confédération économique de l'Europe, et il est probable qu'il proposera de nommer une commission qui sera chargée d'étudier cette question.

LES VOYAGES AUTOUR DU MONDE

Le voyage autour du monde qui vient d'être fait par le dirigeable géant allemand, le "Graf Zeppelin", rappelle le souvenir des célèbres voyages de circumnavigation autour du globe terrestre, dont Magellan fut le précurseur en 1516.

Depuis 410 ans révolus, Magellan, dans un mauvais vaisseau, entrepris cette audacieuse randonnée, les temps sont changés et le progrès a fait du chemin. Maintenant on préfère la voie des airs car elle est plus rapide. Magellan prit 1,083 jours pour compléter son expédition, presque trois ans. Le voyage autour du monde qui, jusqu'à date, s'est accompli dans le plus court délai a été fait par des aviateurs de l'armée américaine qui prirent 15 jours et 6 heures de temps de vol quoique réellement le voyage exigea 175 jours en tout.

Une autre expédition autour du monde fut celle de Thomas Cavendish qui en 1586 partit avec trois navires et 123 hommes. Il revint au bout de deux ans et cinquante jours avec un seul navire. Le capitaine James Cook fit une expédition semblable en 1771. Il lui a fallu trois ans et dix-huit jours pour faire le tour du monde et ne perdit qu'un homme. Quelques années précédentes dans un exploit du même genre le capitaine George Anson perdit toute son expédition qui se comprenait de 259 hommes.

Nellie Bly, en 1872, voyage de 72 jours, 6 heures et 11 minutes.

Georges Francis Train, en 1890, voyage de 69 jours, 12 heures et 3 minutes.

Charles Fitzmorris, 1901, voyage de 60 jours, 13 heures, 29.8 minutes.

Henry Frederick, 1903, voyage de 54 jours, 7 heures et 20 minutes.

Le capitaine Burnley Campbell, 19-07, voyage de 40 jours, 19 heures et 30 minutes.

André Jager-Schmidt, 1911, voyage de 39 jours, 19 heures et 43 minutes.

John Henry Mears, 1913, voyage de 35 jours, 21 heures et 35 minutes.

Aviateurs de l'armée des Etats-Unis en 1924, voyage de 175 jours, 15 jours et 6 heures de vol.

Evans Wills, 1925, voyage de 28 jours, 15 heures et 21 minutes.

Le voyage du "Graf Zeppelin" est le mieux réussi. C'est aussi le seul fait exclusivement par voie aérienne. Le Dr Hugo Eckner quitta Lakehurst, N.J., le 1 août avec 60 personnes à bord du Graf Zeppelin, navire aérien, et fit le tour du monde en 21 jours, 17 heures et 33 minutes.

Tous les records depuis quatre siècles sont éclipsés.

Chronique forestière

LES FORETS ET LE REGIME HYDROGRAPHIQUE

Les forêts sont le régulateur naturel du régime hydrographique. La couverture morte, étant poreuse, retient le maximum de pluie. Par suite de cette condition physique et de l'obstruction que lui opposent les racines, etc., l'eau s'écoule avec moins de rapidité. Le sol n'abandonne ainsi que graduellement l'excès d'humidité et l'équilibre hydrographique se trouve préservé. De même, la neige met plus de temps à fondre en forêt qu'en rase campagne, ce qui diminue les dangers d'inondation au printemps.

Par contre, sur les étendues dénudées, rien ne met obstacle au ruissellement après un orage et rien non plus ne retarde la fonte des neiges. Il en résulte des périodes alternantes de crues et de maigres, qui détruisent la régularité du régime des cours d'eau, de sorte qu'en temps de sécheresse une véritable disette d'eau se fait sentir, ce qui cause des dommages incalculables à l'agriculture.

La plantation de rideaux d'arbres autour des fermes des prairies de l'Ouest a donné d'excellents résultats au point de vue agricole. Partout où ces rideaux ont été constitués, le sol retient mieux l'humidité, d'où possibilité d'obtenir de meilleures récoltes, et comme ces massifs boisés protègent le voisinage contre les températures extrêmes et les vents violents on a pu dans plusieurs localités introduire certaines variétés rustiques de fruits. En outre, les fermes ainsi protégées bénéficient d'une quantité additionnelle d'humidité par suite de la formation dans ces rideaux d'arbres d'amas de neige qui fondent lentement au printemps et fournissent encore de l'eau lorsque les terres dénudées du voisinage se sont en grande partie desséchées.

En égard à la relation étroite qui existe entre nos ressources forestières, actuelles ou latentes, et notre industrie les sommes affectées à la protection des terres boisées sont absolument insuffisantes et hors de proportion avec ce que rapportent les forêts.

L'affectation des terres forestières à la production perpétuelle d'arbres, et la mise en disponibilité de fonds suffisants permettront aux autorités forestières d'appliquer à ces étendues des méthodes d'aménagement assurant des récoltes continues, ce qui stabilisera les approvisionnements de matières premières nécessaires aux grandes industries forestières qui sont essentielles à notre développement économique.

Conclusion

Dans les notes qui précèdent, seul le côté matériel a été envisagé. Il ne faut pas, toutefois, oublier le rôle important que joue la forêt au point de vue esthétique. En effet, comme l'a fort bien dit un auteur français, "la forêt exerce, par son charme et sa beauté une heureuse influence. Les âmes les plus simples sont frappées, comme d'instinct, par les beaux arbres; leur force, leur vigueur étonnent et portent à l'admiration . . . La forêt parle aux yeux, à l'imagination et au coeur."

Droits sur le sucre aux E.-U.

Washington.—Les agriculteurs syndiqués ont publié un programme comportant le relèvement de plusieurs des droits contenus dans le Tariff Bill du Sénat pour leur protection. Ils veulent un relèvement des droits sur le sucre, le tabac, le bétail, le fromage, les patates blanches, la laine brute, le foin et divers légumes.

Les agriculteurs américains estiment que, depuis huit ans, les impôts qu'ils paient n'ont cessé de croître tandis que leur pouvoir d'achat a baissé de 15 à 25 pour cent, par rapport à ce qu'il était avant la guerre. D'après eux, le moyen efficace de remédier à cette situation est de leur permettre de vendre leurs produits plus cher en les débarrassant de la concurrence extérieure.

Trop gras pour mourir

Paris.—Bronowski et Pawlaik, tous deux Polonais, discutaient à Auvinle-Riche. On en vint aux arguments... pénétrants, et Bronowski de planter bravement son couteau dans le ventre de son contradicteur. Ce dernier n'eut pas même l'idée de s'évanouir, grâce aux multiples couches adipeuses qui garantissent son abdomen et l'ont sauvé d'une mort certaine, la blessure ne mesurant pas moins de 5 centimètres de profondeur sur une égale largeur.

Les qualités d'un chef d'industrie

New Haven, Conn. — D'après M. Henry Binns, qui a parlé, devant le neuvième congrès international de psychologie, voici quelles sont les qualités que doit posséder un industriel pour réussir.

1o—La capacité naturelle ou acquise de faire face à une situation nouvelle.

2o—La facilité de concentrer et de coordonner de nombreux facteurs en une seule décision.

3o—La connaissance de tous les facteurs d'un problème et surtout une connaissance profonde des facteurs essentiels.

4o—La confiance en soi et l'ardeur de se renseigner.

5o—L'intuition, servie par la mémoire de l'expérience.

6o—L'impartialité, l'habileté à peser la preuve et le contrôle de son tempérament.

7o—La santé et l'absence de toute anxiété de nature à produire la dépression.

Une visite au Lac la Biche

L'hon. sénateur Lessard, MM. Lucien Boudreau, L. Trudel, J.-E. Brodeur séjournent au Lac la Biche.

Les gens de Lac la Biche furent agréablement surpris par la visite de quelques visiteurs distingués d'Edmonton, la semaine dernière. Ces personnes furent: le sénateur P. E. Lessard, M. Lucien Boudreau, J. E. Brodeur, et L. Trudel, fourreur d'Edmonton.

Ils furent les hôtes de M. James McCarthy de l'Alberta Hotel et de M. A. Joncas du Lac la Biche Lumber Co. Ce dernier fit visiter le lac aux visiteurs qui s'émerveillèrent de la beauté de l'endroit comme site de villégiature. Ils s'étonnèrent tout d'abord que l'endroit ne fut pas rempli de "cottages" et de chalets mais on réalisa tout de suite que ce ne serait pas pratique pour les villégiateurs d'Edmonton vu l'état déplorable du chemin entre Colinton et Lac La Biche.

Le sénateur P. E. Lessard et son groupe visitèrent plusieurs endroits en venant ici tels que Saint-Albert, Morinville, Clyde, Legal, Athabasca, etc., et retournèrent à Edmonton le dimanche suivant par Sainte-Lina, Saint-Vincent, Bonnyville et Saint-Paul. Il est impossible de dire quel fut l'objet de cette visite de nos visiteurs dans le comté d'Athabasca, excepté un séjour de repos. Toutefois certaines personnes supposent que le voyage avait un autre but, et cela a un aspect de possibilité. M. Boudreau serait candidat dans Athabasca aux prochaines élections. On est d'avis que le gouvernement à Ottawa ira au peuple à l'automne de 1930 et la rumeur nous dit que M. Boudreau ne refuserait pas un siège à la Chambre des Communes.

Quelque fut le véritable but de leur visite nous fûmes enchantés de recevoir ces visiteurs.

—Comm.

"COMMENT AIDER LE JOURNAL"

Une opinion du Saint-Laurent de la Rivière-du-Loup qui ne manque pas d'à-propos.

En marge de la "Semaine Sociale" de Chicoutimi, le "Saint-Laurent" de la Rivière-du-Loup, publie sous le titre: "Comment aider le journal", les réflexions suivantes. Il coiffe son commentaire d'un titre sur trois colonnes. Son article méritait de tirer l'oeil du lecteur:

* * *

On devrait faire la plus grande publicité au rapport magnifique que M. Omer Héroux a présenté, à la Semaine Sociale qui vient de se clore à Chicoutimi, sur "le journalisme et la cité". Notre presse indépendante quotidienne a fait le meilleur sort à ce magistral exposé. Nous espérons cependant que ces pages importantes feront l'objet d'un tirage auquel on devrait accorder une diffusion très large.

Le journal qui a conscience de ses devoirs envers la société se doit de faire le plus de bien possible en répandant des idées saines d'abord, et aussi en combattant les agents de démoralisation sociale. Cela suppose une liberté de mouvements qui, en matière de presse, signifie que le journal doit être efficacement soutenu et encouragé par ses amis et ses lecteurs: l'indépendance d'un journal d'idées, c'est en beaucoup de cas, son indépendance financière.

Le journal libre doit être libre de toute attache de parti: il importe qu'à l'occasion il puisse dire la vérité à tout le monde. Il doit être libre de toute entreprise proprement industrielle ou, pour mieux dire, libre des puissances d'argent, qui ne songent qu'à l'argent: comme il est nécessaire qu'un journal vive, et vive de l'argent, comme toute organisation bien montée, on voit en quel péril peut se trouver le journaliste qui tient à sa liberté, dans l'état actuel de nos moeurs.

Le journal qui veut être utile se refuse à accepter les façons d'agir de la presse "jaune". Il refuse d'encourager le mauvais théâtre, par exemple. Du même coup, il accomplit un devoir, et il se prive d'un subside de publicité.—Il se refuse également à souiller l'imagination de ses lecteurs en publiant les récits des crimes et, en général, les informations qui ne tendent qu'à satisfaire la curiosité malsaine. C'est son devoir, sans doute: mais encore voici toute une catégorie de lecteurs qu'il n'atteint pas et dont la clientèle passe ailleurs.

Ce qu'il faut pour maintenir ce journal libre, dont la nécessité se passe de démonstration, c'est le soutien des lecteurs, des abonnés, des amis de la bonne cause. Comme dit M. Héroux, "on peut aider par la propagande, par l'abonnement, par l'encouragement donné aux services auxiliaires du journal—imprimerie . . .—par la collaboration . . . par le secours direct en argent."

* * *

Voici un paragraphe du rapport de M. Héroux qui me parait bien touché: "On peut même aider en ne démolissant pas systématiquement le journal ami, en lui tenant un aussi grand compte des 90 pour cent de services qu'il rend au public que des 10 pour cent de désagréments qu'il nous cause".

Tout journaliste de carrière dira ici que le rédacteur en chef du "Devoir" met le doigt sur une plaie vive!

Il est, en effet, fort singulier de constater la sévérité que les bonnes gens peuvent avoir pour le bon journal, qu'ils aiment apparemment, mais auquel ils ne permettent pas la plus légère erreur, que ce soit une erreur d'information ou une erreur de tactique. On a vu des vraies campagnes amorcées contre un bon journal, contre un journal nécessaire, à cause *d'un détail insignifiant*. Si on dit que c'est une autre façon d'estimer la valeur de la presse utile à la Cité, et à qui on ne peut permettre la moindre faute, nous pouvons répondre que c'est une façon singulière de prouver son estime . . .

A ce jeu, toutes les sévérités sont réservées aux hommes de bonne volonté. Croyons bien qu'en même temps on laisse dormir tranquilles les journalistes moins scrupuleux. Et ce qui scandalise véritablement le bon journaliste: rien ne le décourage comme les blâmes profondément "injustes", car il faut dire qu'on blesse ainsi la justice plus encore que la charité . . .

Le journaliste sincère et consciencieux est toujours heureux de faire droit aux réclamations qui lui viennent. "Lui seul", d'ailleurs, se fait un devoir de réparer les erreurs qu'il commet! Est-ce donc là une raison pour l'accabler, non pas d'avis et de conseils, mais de reproches amers et même d'injures? Disons nettement qu'il y a quelque lâcheté dans cette attitude soupçonneuse, dans cette recherche de la "petite bête". Le journaliste qui s'efforce de faire tout son devoir à droit à la justice, à la charité, autant que n'importe qui. Et même il a droit à l'indulgence et à la bienveillance sympathique.

Paquebot de 20,000 tonnes dans le port de Montréal

Remarquable photographie du "Duchess of Bedford" du Pacifique Canadien, prise récemment au moment où le gigantesque paquebot de 20,000 tonnes sortait du port de Montréal pour entreprendre la traversée de l'Atlantique. Ce navire est l'un des quatre du même tonnage que la Cie du Pacifique Canadien a mis en service l'été dernier. La présence de ces puissantes unités sur le fleuve Saint-Laurent démontre la popularité croissante de cette route auprès des touristes, en même temps qu'elle témoigne de l'esprit d'entreprise de la grande compagnie de transport canadienne.

RAPPORT DE LA COMMISSION

Commentaires du président.—La publicité.—La télévision.—L'opinion du Manitoba.—Aux Etats-Unis.

Toronto.—S.P.C.—Sir John Aird, président de la Commission royale du radio, s'est déclaré satisfait de l'accueil que le public en général a fait au rapport de la Commission.

"Nous ne sommes pas infaillibles, dit-il, et nous nous attendons à quelque critique. Mais nous sommes prêts à défendre notre rapport et nous croyons que le public l'approuvera."

Comme certains annonciers dont le genre de publicité se trouve condamné par le projet de la commission ont protesté, sir John déclare:

"Il est impossible de protéger l'air. Ces gens peuvent louer des heures d'émission aux postes américains. Mais nous voulons organiser des programmes canadiens complétés par les meilleurs programmes américains et européens. Les auditeurs n'aiment pas un bon programme de musique interrompu par les annonces de machines à laver.

"A mon avis le radio n'est pas le meilleur agent de publicité et sa valeur comme tel diminue. Le journal est le meilleur agent, et nous en avons la preuve chaque jour.

"La fonction véritable du radio est d'amuser, d'éduquer, de discuter les affaires publiques. De bons programmes organisés sur cette base multiplieront l'emploi du radio et donneront un vif essor à la fabrication des postes récepteurs."

Aux musiciens qui craignent que la réduction des postes émetteurs leur enlève de l'ouvrage, sir John Aird répond que les postes irradiant plus longtemps, ils devront employer quand même un égal nombre de musiciens.

Sir John Aird prédit que la télévision révolutionnera complètement le radio d'ici quelques années et rendra désuets les présents systèmes. Les propriétaires privés de postes émetteurs en souffriraient le plus. Le gouvernement est en meilleure position pour supporter les pertes qu'occasionneront ces changements.

Le R P. Thiry, OM.I.

Il est postulateur de la cause de béatification de Mgr Grandin.—Il vient d'arriver à Edmonton.

Le R. P. Thiry, O.M.I., qui vient de conduire à Marseille avec tant de succès les travaux préparatoires à la béatification de S. G. Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats, est arrivé à Edmonton lundi soir. Il va s'occuper de la mise en marche du procès de Mgr Grandin, premier évêque de Saint-Albert, qui a laissé dans toute l'Alberta et auprès de tous ceux qui l'ont connu, un tel renom de sainteté.

L. R. Père Thiry est un spécialiste en droit canon et en procédures ecclésiastiques. Sa Grandeur Mgr l'archevêque veut profiter de la science et de la vaste expérience de ce prêtre éminent pour pousser en cour de Rome le procès de béatification de son vénéré prédécesseur mort à Saint-Albert le 3 juin 1903.

Nos meilleurs voeux et nos plus ardentes prières pour le succès d'une cause qui tient tant à nos coeurs de catholiques et de Français de l'Alberta. Que Dieu nous permette d'assister bientôt à la glorification de son héroïque missionnaire.

LE GROS BON SENS

On nomme des compatriotes à des postes importants

Ce gros bon sens, comme disait un ancien, qui traîne les rues et que si peu ramasse, vient de se manifester il y a quelques mois.

M. J. H. Macdonald, gérant de la Calgary Power pour le district nord de l'Alberta, nommait M. A. Boyer, électricien bien connu à Edmonton, représentant de la compagnie de St-Albert à Westlock.

Toute cette région étant en grande majorité canadienne-française, il était donc tout naturel qu'un des nôtres fut choisi. Nous félicitons M. Macdonald du choix qu'il a fait en M. A. Boyer. Non seulement il a trouvé en lui un électricien des plus expérimentés mais aussi un homme possédant admirablement bien les deux langues. Tous les Canadiens-français de Saint-Albert à Westlock apprécient M. Boyer pour sa courtoisie et son dévouement dans sa nouvelle fonction.

La Calgary Power a tout intérêt à tenir compte des sentiments, de la langue, des habitudes d'esprit d'une bonne partie de sa clientèle.

Toutes les compagnies d'élévateurs à grains ont compris également que leur intérêt dans nos centres canadiens-français était de placer des hommes compétents bilingues pour surveiller leurs intérêts.

Tout cela n'est pas du chauvinisme de notre part, c'est le simple gros bon sens.

Notre langue étant officielle dans le pays comme l'anglais, logiquement elle doit avoir le respect et la considération qu'elle mérite.

M. Cardin et le radio

Ottawa.—P.C.—Il est encore trop tôt pour déterminer dans quelle mesure le gouvernement va suivre les suggestions contenues dans le rapport de la commission du radio. L'hon. P.-C. Cardin n'a voulu rien déclarer. Il se contente pour le moment, dit-il, d'étudier le rapport avec les techniciens de la section radiophonique de son département. Aussi ne peut-il pas dire dès à présent si les provinces seront convoquées en conférence. Il semble toutefois que celles des suggestions intéressant les provinces feront le sujet d'un échange de vues entre celles-ci et le gouvernement fédéral.

On sait que l'A.C.F.A. s'est prononcé pour un contrôle fédéral.

LES CONCOURS DE FRANCAIS DU CERCLE JEANNE D'ARC

La distribution des prix aura lieu le 20 courant.

La distribution des prix décernés aux élèves des écoles publiques supérieures qui se sont signalés aux derniers examens de français du Département de l'Education, aura lieu, de façon solennelle, vendredi soir, le 20 courant, à 8 heures précises, au Club Lavérendrye.

L'honorable Ministre de l'Education, M. le Doyen Kerr, de l'Université de l'Alberta, Son Honneur le Maire Bury, les professeurs de français de l'Université et des Ecoles Supérieures d'Edmonton, et autres notables assisteront à cette séance, à laquelle d'ailleurs tout le monde est cordialement invité.

Nous donnons ci-après, les noms des élèves qui ont obtenu les meilleurs résultats, le nom de l'école fréquentée par chacun d'eux et le nombre de points conservés.

Français I

Premier prix: $10.00 — Bruce E. Hurdle, école Strathcona; 98%.

Deuxième prix: $6.00 — Hazel Lillian Sutherland, école Westmount; 98%.

Troisième prix: $4.00 — Anathalie Heath, école Westmount; 97%.

Français II

Premier prix: $12.00 — Cecil Edwin Hall, école Strathcona; 92%.

Deuxième prix: $8.00 — Winnifred Gee, école Victoria; 91%.

Troisième prix: $5.00 — Ellen Victoria Algot, école Garneau; 87%.

Français III

Premier prix: $15.00 — May Johnstone, école Victoria; 96%.

Deuxième prix: $10.00 — Cecil Jas Nesbitt, école Victoria; 88%.

Troisième prix: $5.00 — Donald Wm. Perrie, école Victoria; 85%.

Notons ici que, en Français I, Bruce E. Hurdle et Hazel L. Sutherland obtinrent chacun 98%. Le premier prix est accordé à Bruce E. Hurdle à cause du plus grand nombre de points conservés sur les autres sujets en général. A Mlle Margaret W. Atkins—même grade,—école King Edward, qui obtint 96%, et qui, en réalité, vu l'égalité de points dans les deux premiers cas, arriva troisième, on décerne un prix spécial de $2.00.

Pour la même raison, un prix spécial de $3.00 est accordé à Mlle Julia Gue, qui, en Français III, conserva le même nombre de points que Donald Wm. Perrie.

Mlle E. LEVESQUE,
secrétaire.

LE JUBILE D'ARGENT DE L'A.C.J.C.

L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française célèbre cette année son jubilé d'argent. Née un jour d'un besoin d'apostolat social, fortement encouragée dès sa première heure par les autorités ecclésiastiques les plus éminentes, l'A. C.J.C. a déjà vieilli de vingt-cinq ans. Dès 1903, les RR. PP. Jésuites constituaient le premier groupe de jeunes à l'exemple des associations similaires de France et de Belgique. L'année suivante, avec le premier congrès, vit naître les prémices du grand mouvement acéjiste au Canada. C'est à partir de 1904 que l'A.C.J.C. compte ses années de vie réelle et organisée.

Fécondé par le travail quotidien de dévouements inlassables, le grain de sénevé est devenu un arbre. Ses racines ont plongé dans tous les domaines des choses et des êtres, de la science et de la société. Les sympathies qu'elle s'est créées de toute part par la compétence et la constance de son action, lui ont permis d'obtenir un mérite plus rare chez nous que celui de naitre: celui de durer. Voici donc l'heure de célébrer cette survivance.

Le comité général des fêtes prépare pour les 9, 10, et 11 novembre prochain un grand congrès à Montréal. Des milliers de jeunes gens y viendront surtout à l'occasion d'un défilé et d'une démonstration publique patronnée par les plus hautes personnalités religieuses et laïques. Pendant l'une de ces trois journées, le congrès fédéral de l'A.C.J.C. tiendra ses assises annuelles qui n'ont pas eu lieu en juin dernier.

Comme l'histoire est la source où toute oeuvre puise ordinairement ses doctrines, l'A.C.J.C. veut, en rappelant la sienne, se retremper dans la mémoire de ses temps héroïques. Un volume-souvenir parlera de son passé; il sera tiré à 25,000 exemplaires pour être distribué lors du défilé et dans tous les collèges. Des numéros seront spécialement envoyés aux professionnels, industriels et commerçants. Les deux cents groupes de l'A.C.J.C. répandus dans toutes les provinces du Canada, moins l'Ile du Prince-Edouard et la Colombie-Anglaise, l'écouleront dans leur milieu.

Les travaux de préparation avancent rapidement. Le comité d'organisation ne veut rien laisser au hasard, et l'on peut s'attendre à ce que le succès soit grand s'il est en proportion du soin avec lequel on élabore actuellement le programme.

—Comm.

Assurance contre le chômage

Calgary.—P.C.—Le sénateur Gideon Robertson, ancien ministre du travail, parlant à la convention de la Chambre de commerce canadienne, a déclaré vendredi qu'un type quelconque d'assurance contre le chômage s'imposait avec urgence dans le pays. Il faut, a-t-il dit en substance, que les salaires soient ici l'équivalent de ce qu'ils sont de l'autre côté des lignes, sans quoi, l'invitation silencieuse venant du sud pourrait bien s'avérer irrésistible.

M. Robertson représenta la situation difficile dans laquelle se trouve le travail aujourd'hui par suite du perfectionnement incessant du machinisme et de la substitution des machines au travail humain. Il termina en invitant tout le monde à acheter de préférence des marchandises fabriquées au Canada.

La récolte prochaine

Les rapports officiels du département provincial de l'agriculture calculent que la récolte albertaine de cette année atteindra une moyenne de 12 boisseaux à l'acre. Ce sont les estimés les plus justes qui puissent être faits à l'heure actuelle, jusqu'à ce que d'autres rapports de récolte parviennent au gouvernement.

L'an dernier, la moyenne avait touché 23,2 boisseaux à l'acre.

L'OBEISSANCE AU PAPE ET AUX EVEQUES EST NECESSAIRE

C'est ce que déclare Sa Sainteté le Pape Pie XI en rappelant le devoir de cette obéissance au cours de l'audience qu'Il a accordé aux pèlerins de Malte.—Une adresse au Saint-Père de l'archevêque de Malte.—Les Maltais et la fidélité au St-Siège.

Rome.—Spéciale. — Le pèlerinage maltais, conduit par S. G. Mgr M. Caruana, archevêque de Malte, a été reçu en audience solennelle par le Pape.

Lorsque Pie XI parut, des acclamations enthousiastes s'élevèrent. Après une adresse d'hommages lue par l'archevêque de Malte, le pape prononça une allocution où il félicita tout d'abord les pèlerins d'être venus témoigner leur dévouement au Saint-Siège. Puis il ajouta:

"Vous êtes venus dans un moment tempétueux; vous êtes venus en défiant la tempête en bons marins que vous êtes".

Le pape insista longuement sur la nécessité pour les catholiques d'obéir aux évêques et au pape qui, seuls, ont autorité pour annoncer la doctrine du Christ. "Si quelqu'un vient vous dire, déclara-t-il, et cela arrive non seulement à Malte, mais ailleurs, que le Pape fait de la politique, n'y croyez pas; le pape fait une seule politique, celle du salut des âmes, de la gloire de Dieu, de l'honneur de l'Eglise, et cela n'est pas de la politique, mais c'est de la religion pure.

"C'est, si en quelque leçon que ce soit, en quelque lieu que ce soit, sous quelque prétexte que ce soit, même politique, sont mis en péril le salut des âmes et l'honneur de l'Eglise, alors le pape n'hésite pas à aller là où est le péril et à prendre la défense des âmes et de l'Eglise. Si quelqu'un comme cela advient en divers lieux, prétend être et pouvoir demeurer bon catholique, mais sans vouloir obéir aux évêques et sans vouloir révérer le vicaire du Christ ne lui prêtez pas foi. Il n'est pas possible d'être catholique, et surtout bon catholique, sans obéir aux évêques et à l'autorité suprême du vicaire du Christ."

Le pape ajouta vers la fin de son discours:

"Ce n'est pas un auteur catholique, mais un auteur protestant qui, dans un de ses organes de propagande protestante, de cette propagande que malheureusement vous connaissez trop bien, a dit que les Maltais, lorsqu'il s'agit de la fidélité au Saint-Siège et au pape de Rome, sont invulnérables."

Ces paroles du pape furent accueillies par de très vifs applaudissements.

LES SUGGESTIONS DE LA COMMISSION AIDERAIENT AUX E.-U.

Elles seraient d'un puissant secours, prétend-on, en ce sens qu'elle ferait disparaitre la difficulté qui existe toujours entre le Dominion et nos voisins.

AUTOUR DE LA NATIONALISATION

Washington.—Par Ken Clark, de la C. P.—Le rapport de la commission canadienne du radio excite beaucoup d'intérêt aux Etats-Unis, où la radiodiffusion s'opère selon une méthode différente de celle préconisée par la commission. B. M. Webster, conseil général de la Federal Radio Commission—américaine—, dit: "Nationalisation, postes de diffusion et voies radiophoniques, tout cela est diamétralement opposé au principe qui présida au développement de la radiodiffusion chez nous, et qui est celui de l'initiative individuelle".

On dit, sans que cela soit officiel, que le système suggéré pour le Canada aiderait beaucoup à la solution de la difficulté, existant toujours entre le Dominion et les Etats-Unis, des longueurs d'ondes pour la radiodiffusion. Si le Canada ne requiert que 7 longueurs d'ondes exclusives pour les 7 postes de radiodiffusion suggérés par sa commission d'étude, la situation pourrait devenir beaucoup plus facile. En vertu d'un accord encore à l'état d'ébauche les Etats-Unis lui en concèdent six et sont prêts à en partager onze autres avec lui.

Aux Etats-Unis on n'a jamais agité beaucoup la question de nationaliser la radiodiffusion.

Nouvelles d'Edmonton

M. Oscar Courtemanche, chef d'atelier de la "Survivance" a épousé lundi le neuf courant Mlle Blanche Dufault. La bénédiction leur fut donnée en l'église Saint-Joachim par le Révérend Père Hétu, O.M.I., administrateur du journal. M. J. A. Daigneault était le témoin du marié et M. Rodolphe Laplante, directeur de la "Survivance" était le témoin de la mariée. M. O. Courtemanche est le fils de M. Adélard Courtemanche, de Saint-Antoine-sur-Richelieu, Qué., et Mme O. Courtemanche est la fille de Mme veuve Camille Dufault, de Saint-Boniface, Man. Le matin du mariage les employés de la "Survivance" avaient tenu à assister au mariage de leur sympathique chef d'atelier. Après la cérémonie il y eut réception chez Mme A. Daigneault. Un déjeuner succulent avait été préparé par la famille Daigneault.

Immédiatement après, les heureux époux quittèrent Edmonton en auto, à destination de Calgary, Banff, Lac Louise. A leur retour une réception intime eut lieu chez le directeur de la "Survivance."

Les membres du personnel de l'atelier voulurent offrir un souvenir aux mariés. Une coutellerie en argent fut présentée le samedi précédent le mariage à M. O. Courtemanche. Un des employés, lut avec grand sérieux une adresse gaie et parla au nom du personnel en termes . . . émus.

N.D.L.R.—Nous prions M. et Mme O. Courtemanche, d'accepter à l'occasion de leur mariage nos voeux les plus sincères de bonheur.

—x—

Nous avons eu à nos bureaux, au cours de la journée de mercredi, la visite d'un ancien d'Edmonton.

M. J. E. Mouner, maintenant établi à New-York, est arrivé en notre ville pour voir sa mère malade.

M. J. A. Mouner fut autrefois attaché au personnel du "Courrier de l'Ouest" et au "Progrès Albertain".

Restauration des murs du vieux Québec

Le T. H. M. King déclare qu'une législation sera introduite à cet effet lors de la prochaine session.

Québec.—En dépit de l'inclémence de la température, le Très hon. W.-L. Mackenzie King, premier ministre du Canada, a visité la terrasse Grey et les fortifications de Québec. On se rappelle que le gouvernement s'est engagé récemment à refaire à ses frais toute la promenade de la citadelle. Mais M. King a exprimé l'intention de faire davantage. Dans une entrevue qu'il a accordée, au cours de son passage dans notre ville, le premier ministre du Canada a déclaré que son gouvernement entendait prendre des mesures pour assurer la conservation des vieux murs de Québec et qu'une législation à cet effet serait introduite lors de la prochaine session.

M. King est venu à Québec pour rencontrer l'hon. M. P.-C. Larkin, haut commissaire canadien en Angleterre qui revenait au Canada à bord du Montcalm.

Angleterre et Russie Soviétique

Les négociations pour la reprise des relations diplomatiques.—Pas de concessions.

COMPROMIS

Moscou.—Une réponse à la note de l'Angleterre dans la quelle celle-ci proposait la reprise de négociations avec la Russie afin de renouveler les relations diplomatiques entre les deux pays, a été portée, au chargé d'affaires norvégien par le commissaire étranger, Litvinoff.

Des dépêches de Londres annonçant que le gouvernement travailliste était prêt à abréger les conversations ont été reçues à Moscou avec une profonde satisfaction. Le fait que les autorités britanniques aient envoyé leur note au moment où la situation créée en Mandchourie cause le plus d'anxiété, a plu grandement aux Soviets. Les autorités soviétiques croient que des relations plus amicales encore que celles entretenues avec les conservateurs prévaudront dorénavant.

Le gouvernement soviétique n'a pas fait de concessions, mais on croit qu'on en viendra à un comprimis.